

L'autorité

40e ANNÉE No. 13

30 OCTOBRE 1954

Imprimé à St-Hyacinthe

10
cents

Rédaction: 2003, St-Hubert MONTREAL P.Q.

Directeur: GÉRARD GINGRAS

Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

Avec la victoire de Drapeau

MONTREAL CELEBRE UNE GRANDE DEFAITE

CEUX QU'ON AIME

Jérôme Choquette

Comme telle jeune fille de Hollywood qui, du soir au lendemain, devient une grande vedette, Jérôme Choquette devait acquiescer sa notoriété en quelques heures, à la faveur d'un retentissant jugement. Jeune et brillant avocat que ses patrons désiraient aguerir davantage avant de le lancer, Me Choquette s'est retrouvé un beau jour, un peu malgré lui, derrière le directeur du Service de la police, Albert Langlois.

Il se souviendra longtemps de la déclaration qu'il fit ce vendredi-là, avant que le juge Caron ne donne lecture de son jugement. "Non, vraiment, confia-t-il aux journalistes qui venaient de le découvrir, ma présence est à peine requise ici ce matin. Toute cette affaire ne concerne que très indirectement mon client!" Hélas, notre fort-en-thème avait confondu les conjuguaisons... Son papa, qui est chef du contentieux, en était bien fier, dût-il ensuite s'abstenir de prodiguer ses conseils aux échelons, un membre de sa famille étant "impliqué dans cette affaire". Pour Jérôme, c'est une grande cause. Et voilà que les déclarations pleuvent: "Mon client s'est pourvu en appel il peut réintégrer ses fonctions!" — "Cette affaire de suspension n'est pas claire!" — "Le Conseil s'expose au mépris de cour!" On reconnaît bien là notre bon Jérôme, toujours prêt à bloquer l'adversaire, comme à l'époque du Collège, heureuse époque où il jouait au football. Volontaire et studieux, penché sur le dossier de son client, il sacrifie des soirées entières, néglige sa fiancée, abrège ses repas, consulte le code, puis la Charte, puis à nouveau le Code. Fièvre sans fin.

Docteur en droit de l'Université de Paris, Jérôme est fort bien préparé pour défendre son chef de police, malgré tous ceux qui réclament sa suspension, malgré la Ligue d'Action Civique, malgré le vice commercial, malgré le maire. Non, il n'est pas dépourvu d'une certaine grandeur. La cause débute à peine. A loisir, nous pourrions maintenant en observer le déroulement.

BEAUBIEN II

Le ping-pong et la politique ont un grand trait commun. On y différencie plus facilement que dans toute autre activité la maladresse de l'habileté, les points gagnés par le vainqueur et les points perdus par le vaincu. Or c'est avec un grand nombre de ces derniers que M. Jean Drapeau a été élu maire.

Cinquante-deux pour cent des électeurs se sont prévalus de leur droit de vote — contre vingt-trois pour cent en 1950 — et à peu près exactement la moitié d'entre eux ont fait le même choix. C'est-à-dire que M. Jean Drapeau, malgré sa jeunesse et son arrivée très récente dans la politique municipale, a réuni en quelques mois une majorité quasi absolue, face à laquelle M. Camillien Houde lui-même eût été mal à l'aise.

Pourquoi?

Très évidemment, selon nous, à cause du mécontentement populaire envers une administration cachée sous les visages seints ou grimaçants de MM. Houde, Asselin, Hanley et Dave Rochon, par exemple. Très évidemment, aussi, parce que ce mécontentement avait besoin d'un débouché et qu'un hasard qui faisait vraiment bien les choses lui en a fourni un, à savoir: l'enquête sur la moralité et le jugement Caron. Autrement dit, de ces Montréalais dégoûtés mais apathiques, scandalisés mais incapables d'agir, M. Drapeau, porteur de l'oriflamme de la moralité, disposant des cadres et des espèces de l'Action Civique, a su canaliser l'immense protestation. Mais là s'arrête son bon sens politique, et là commence la mise en pratique d'un programme dont, jusqu'à présent, nous n'avons voulu retenir que les bons éléments.

Face à la colère montante, face à une attraction populaire que l'on sentait grandir de jour en jour, face au très vaste prestige dont bénéficiaient tous les réformistes agissants, quelles mesures, quelle stratégie ont adopté les adversaires de M. Jean Drapeau? Pétaudière, sans doute, est le mot qui convient le mieux pour qualifier la nullité de leur riposte.

Tout d'abord, à l'exception de MM. Drapeau, Camille Dionne et Jacques Sauriol — c'est-à-dire à l'exception du vainqueur et des vaincus certains — les candidats ont courageusement attendu le départ définitif de M. Houde avant de se prononcer. Et tandis que M. Drapeau énonçait un programme et dénonçait des coupables, on les entendait,

eux, annoncer qu'ils ne consentaient à "servir le public" que si leur vieux ami Camillien se retirait de la course.

Puis, pour contrer les répercussions du jugement Caron et la popularité de celui qui venait de faire mettre à la porte le directeur de la police, et de jeter en même temps un "doute raisonnable" sur le comité exécutif, ces brillants cerveaux ont eu la riche idée de lui reprocher son nationalisme, sa participation au Bloc Populaire et son opposition à la mobilisation, dans une ville où au lendemain de la guerre... Dans une ville où ils avaient déclaré la veille leur amitié pour un monsieur dont l'anti-militarisme n'a été un secret pour personne durant quelques années.

Même en devinant l'homme, on imagine mal, vraiment, quel éclair a pu traverser les lobes de M. Dave Rochon au moment où il a mis au point son offensive anti-nationaliste des deux dernières semaines de la campagne.

Mais ce n'est là qu'un détail. Les candidats soi-disant libéraux, soi-disant soucieux du bien-être populaire, se sont-ils par ailleurs engagés? Ont-ils compris quelle solide proposition pratique était indispensable pour contrebalancer l'enquête sur la moralité et le dynamisme de l'Action Civique? On a vu de quels désastreux rabâchages se composaient leurs programmes. Pas un seul de ces "hommes de demain" n'a osé prendre à son compte de façon positive le leitmotiv pourtant commode de la circulation et du métro.

Encore une fois, on peut demander: pourquoi?

La réponse est bien simple. Exceptés M. Drapeau et M. Camille Dionne (on ne saurait accuser un communiste de faire partie d'une vieille équipe du moins au Canada), les candidats étaient attachés à des "machines", la machine de Houde, la machine libérale, la machine de l'Union Nationale; car les alliances les plus curieuses se succédaient à un rythme accéléré "pour battre Drapeau", c'est-à-dire pour battre une population qui avait perdu toute confiance dans ses administrateurs. Tel a été en somme le mauvais calcul de ces retardataires: au moment où pour la première fois depuis des lustres le je-m'en-foutisme était vaincu, au moment où les petits locaux se préparaient à voter, ces stratèges

faisaient campagne avec de vieilles "machines", construites à l'usage des propriétaires et des possédants.

Ils ont été battus, et c'est un plaisir de le constater.

La victoire de M. Drapeau n'a pas pour nous d'autre signification. Malgré un diagnostic désespéré, l'apathie a été surmontée et, on peut l'espérer, les contribuables n'oublieront pas dans d'autres circonstances la leçon d'un scrutin qui marque leur réveil.

Pour sauver le protocole:

L'OCCIDENT REFUSE DE DÉJEUNER AVEC UN MILLIARD D'INCONNUS

Il y a quelques jours, les ambassadeurs à Moscou de sept pays occidentaux, dont le Canada, rebroussaient chemin, à la porte du grand salon de l'ambassade indonésienne, parce qu'ils auraient dû y rencontrer les représentants diplomatiques d'état non-reconnus, tels que la Chine, le Nord-Vietnam et l'Allemagne de l'est. L'ambassadeur du gouvernement de Djakarta avait, paraît-il, gravement manqué à l'étiquette diplomatique, en mettant ainsi en présence des gens n'appartenant pas au même monde, en leur organisant une "blind date".

Je ne connais rien au protocole. Peut-être le geste des ambassadeurs occidentaux leur était-il rigoureusement prescrit par les usages. La diplomatie est assez ancienne pour avoir de ces exigences de vieille garde. Cependant, il ne semble pas que le bal "populaire" ait été pour autant contremandé. Et si, comme dans la chanson, la fête continue, nos pauvres diplomates à Moscou n'ont pas fini de manquer des "parties"; et comment occuperont-ils les longues nuits de l'hiver russe?

Ce petit incident mondain ne tirerait pas à conséquence s'il ne symbolisait une attitude qui risque de nous apporter les plus grands désenchantements. Car cette Chine que nous avons voulu snobier, le premier ministre de l'Inde la visite officiellement. Faisant fi des bonnes manières, monsieur Nehru n'a pas craint de faire escale à Hanoi pour rencontrer le chef des hors-la-loi vietnamiens. Et, au moment où l'Ouest



En voulez-vous des votes?...

faisait un pied de nez au gouvernement Grotewohl, le ministre des Affaires étrangères, M. Molotov, effectuait une tournée d'une semaine en Allemagne orientale. Et les dépêches ne nous ont pas donné la liste des diplomates qui n'ont pas boudé la réception de l'ambassadeur indonésien.

Tout cela commence à faire pas mal de monde que nous ne reconnaissons peut-être pas, mais dont les représentants semblent se reconnaître parfaitement entre eux. La vie mondaine gagne peut-être à ne réunir qu'un petit nombre de personnes triées sur le volet, mais

nistre indien lui-même, qui a déclaré que sa visite à Peiping a une portée historique et constitue l'événement le plus important de la présente décennie. Les Occidentaux qui voient sur la carte l'immense tache que font l'U.R.S.S., l'Inde et la Chine, déclarent mélancolement l'équipe de M. Luce, ne peuvent le contredire.

Pris d'un masochisme subit "Time" noircit encore le tableau. A l'occasion du passage de M. Nehru à Hanoi, ses rédacteurs soulignent le contraste entre l'enthousiasme du président Ho Chi Minh dans la capitale tonkinoise et le marasme politique qui

fait disparaître le parlement du Bengale oriental, se montrant enfin sous son vrai jour.

Dans le même temps, les Américains avaient des ennemis avec un autre de leurs bons amis, le président Syngman Rhee. Pour une question de gros sous, ou plutôt de hwan, cette fois. Le vieil homme d'état a refusé de se laisser fléchir par le commandant suprême des Nations Unies, le général Hui, qui avait fait le voyage Tokio-Séoul pour obtenir des devises coréennes aux armées américaines qui protègent la liberté au pays du Matin calme. Et les G.I.'s en sont réduits à débiter l'essence à la population sudiste pour gagner leur pitance.

Ce tableau, malgré ses aspects dramatiques, n'a rien de réjouissant pour un Occidental. Des Canadiens sont morts pour Syngman Rhee, d'autres seront peut-être sacrifiés pour défendre Mohammed Ali, ou Ngo Dinh Diem, ou Philib Sogamm, et le monde sera peut-être atomisé à cause de Tchiang Kai-chek.

Pendant ce temps, le chef moral de centaines de millions d'Asiatiques est rejeté par l'Ouest pour sa détermination à sortir son peuple de la misère et à vivre en paix avec ses voisins. Par notre faute, le voyage historique de M. Nehru, au lieu de rapprocher l'Est et l'Ouest, ne fera peut-être que grossir les effectifs du camp adverse de 250 millions d'hommes. Il ne s'agit plus tellement de gagner M. Nehru à notre cause, qui est maintenant compromise aux yeux de continents entiers, mais de nous rallier à la sienne qui, quoi qu'en disent les détracteurs professionnels de la bonne foi et de la bonne volonté, est toujours la poursuite de la paix.

Puisque nous avons été privés de la visite de Mohammed Ali en notre pays, pourquoi n'inviterions-nous pas le premier ministre indien, à son retour de Chine? Nous pourrions lui ménager une rencontre surprise avec le président Eisenhower...

Noël PERUSSE

MAIS NE LE RÉPÉTEZ PAS

Pax-Police Plante

Dans la salle des pas perdus de l'Hôtel de Ville où l'on vient tout juste de concéder la victoire à Me Jean Drapeau, une petite foule s'agite et attend le triomphateur. On s'impatiente. Les uns prédisent son arrivée; les autres renoncent et s'en vont. C'est alors que surgit, plus triomphant encore que le vainqueur lui-même, Me Pax Plante. Il est le précurseur. Son "assistant", le nouveau maire, viendra tout à l'heure. Apercevant l'ex-chef de la brigade de moralité, un sous-officier du service de la police, chargé de maintenir l'ordre dans la salle, s'approche de lui et demande:

— Quels sont vos ordres, mon directeur?

Pax jubile, exulte, tire une bouffée de son cigare, cherche à lire l'admiration sur tous les visages. Entraînant le policier à l'écart, il lui dit:

— Pour l'instant, je vous autorise à recevoir vos instructions de M. Langlois.

Et se tournant vers quelques indiscrets qui avaient tout entendu, ajoute:

— Vous comprenez, c'est très délicat. Je dois d'abord attendre que mon "assistant" confirme ma nomination...

Encore Molière?

Les deux inséparables camarades du théâtre montréalais — Guy Hoffmann et Jean Dalmain — se retrouvaient ce soir-là, comme tous les soirs, dans la chaleureuse atmosphère du foyer. Et, à la faveur d'une grande fraternité, ils causent tous les deux, évoquent des souvenirs, rappellent de joyeux incidents, commentent leurs succès respectifs.

Mais, sous l'influence du foyer Jean-Louis Roux, ils ont décidé de se vouvoyer, ce qui donne à peu près les résultats suivants:

— Au festival Molière, mon

cher Hoffmann, vous étiez vraiment excellent. Le soir où je vous ai vu, Molière s'est retourné dans sa tombe!

— Vous êtes trop modeste, mon cher Dalmain. Le lendemain soir, dans une autre farce de Molière, vous étiez remarquable. Vous avez remis Molière à l'endroit!

Les rivalités improbables

C'est encore Jacques Normand (l'un de nos plus fidèles abonnés) qui lâchait un bon "gag" la semaine dernière sur le compte d'un vieux copain. Apprenant que Montréal posséderait désormais une autre boîte de nuit — "le Boeuf qui rit" — et qu'un excellent comédien, Paul Berval, en assumerait la direction, le patron des "Trois Castors" voulut faire l'éloge de son camarade Berval:

— Si on m'avait demandé de choisir un rival, déclarait-il, j'aurais choisi Berval...

Le scoutisme offensif

Oui, mais aux "Trois Castors", Bernard Lavalette, un excellent fantaisiste français, trace des scouts un portrait que n'aiment pas contempler les jeunes disciples de Lord Baden Powell. Tout y passe: les "B.A.", les "il-était-sincère-avec-lui-même" des aumôniers de troupes scouts, les "il-faut-faire-plaisir-au-bon-Dieu" des chefs de patrouilles, les "beaux gestes" des petits gars "vraiment chics". Or, voici que Jacques Hébert se trouvait dans l'auditoire, l'autre soir. Thérèse, sa femme Thérèse, l'accompagnait, tout comme elle l'accompagnait en Afrique au cours de ses voyages. Jacques et Thérèse, qui ont du scoutisme une si belle conception, qui sont vraiment "chic" tous les deux, qui ont connu les vraies joies et les grandes difficultés de l'authentique camping, Jacques et Thérèse n'ont pu supporter ces

moqueries. Ils sont sortis. Mais sur la table, le garçon a trouvé, non pas le prix de l'addition, mais une croix scout... C'était "chic" alors!

Une question

Jean Drapeau avait voulu que sa victoire fût populaire. Il n'a pas été déçu et, dans l'ensemble, le peuple ne l'a pas été non plus. Mais, avec son sens habituel de la mesure, le "Devoir" titre "La victoire de tous et aussi celle du 'Devoir'", selon une déclaration de Me Drapeau lui-même. Inutile de souligner que la victoire de Jean Drapeau n'est pas la victoire du "Devoir" et qu'elle cesserait précisément d'être une grande victoire dans la mesure même où M. Filion en revendiquerait les honneurs. Pourquoi pas alors: La victoire du juge Caron? La victoire du journal "Vrai"? La victoire de Pacifique Plante?

(en page 3)

Un article

du

Président

MANDES-FRANCE

VIRAGE DANGEREUX

Trois actes de J. B. Priestley

J.B. Priestley est sans doute avec Christopher Fry et Noel Coward l'un des auteurs dramatiques contemporains les plus "sûrs" du théâtre anglais. Ses pièces, quoi qu'il en soit, sont parmi les plus jouées et les plus traduites du monde entier, et c'est sur son nom que les "producteurs" de Piccadilly Circus risquent le plus volontiers des capitaux souvent difficiles à grossir dans ce genre d'entreprise. Typiquement "british", Priestley a une pensée directe, concise, et sans doute un peu courte. Son dialogue est saccadé, brutal, jamais ennuyeux. Les Montréalais connaissent de lui "Un Inspecteur Vous Demande", monté par le T.N.M. Il y a deux ans, et le Théâtre-Club nous propose, à partir de mercredi soir, à la salle d'Arcy McGee, "Virage Dangereux" (version française de "Dangerous Corners") dont nous publions ci-dessous le début du premier acte. La tension qui s'annonce ne fera que croître jusqu'au dénouement et si le fait de "tenir en haleine" est au théâtre une réussite, alors M. Priestley a réussi.

ACTE PREMIER

Le rideau se lève sur une scène complètement obscure. Au bout d'un instant retentit le bruit d'un coup de revolver qui suit presque immédiatement un cri de femme. Un court silence, puis on entend un coup de gong suivi de :

La Voix du Speaker. — Ici, Radio Régional. Mes chers auditeurs, nous venons d'entendre une pièce spécialement écrite pour Radio Régional et intitulée : "Le Chat qui dort".

Freda, allumant la lumière et découvrant Olwen, Betty et Miss Mockridge. Manifestement, les quatre femmes étaient en train d'écouter la radio. — Et voilà ! Elle se dirige vers le poste de radio.

La Voix du Speaker, continuant. — L'argument de cette pièce était le suivant : Existe-t-il un moyen de savoir la vérité ?

Freda, coupe la radio. — Et voilà ! J'espère que cela ne vous a pas trop ennuyés, miss Mockridge ?

Miss Mockridge. — Pas le moins du monde !

Betty, sur le divan, à droite. — Moi, j'ai horreur des pièces et des conférences. J'aime la musique de danse, comme Gordon !

Freda. — Mon frère Gordon et elle sont des enragés de la danse !

Betty. — J'adore couper net les conférences pompeuses et solennelles — les étouffer !

Miss Mockridge. — Comment s'appelle cette pièce ?

Olwen. — "Le Chat qui dort".

Miss Mockridge. — Pourquoi "le chat qui dort" ?

Betty. — Parce qu'il eût mieux valu le laisser tranquille : le laisser mentir, quoi !

Freda. — Laisser mentir qui ? (Elle prend un boîtier à cigarettes et va en offrir une à Betty et à Miss Mockridge.)

Betty. — Enfin, ils disaient tous des mensonges, non ? Ou bien, ils en avaient dit.

Miss Mockridge. — Combien de tableaux avons-nous manqués ?

Olwen. — Cinq, je crois.

Freda allume la cigarette de miss Mockridge.

Betty. — Mais lequel était le mari ? Celui qui avait une voix cavernueuse ?

Miss Mockridge, gaiement. — Oui, l'homme à la voix cavernueuse. Et il est allé se tuer, ma chère ! C'est pathétique !

Freda. — Et excessif, car, enfin, tout le monde ne peut pas être ténor.

(Elles rient et, à ce moment, venant de la salle à manger où sont réunis les hommes, on entend un éclat de rire étouffé.)

Betty. — Écoutez les hommes !

Miss Mockridge. — Ils doivent être de quelque chose de très intéressant.

Betty. — Oh ! non. Ils potinent. Les hommes entre eux sont pires que des concierges.

Freda. — C'est bien vrai !

Miss Mockridge. — Ils ont raison ! Les gens qui n'aiment pas les potins ne s'intéressent pas à leurs semblables. Moi, j'insiste pour que mes éditeurs potinent !

Betty. — Oui. Seulement, eux, ils appellent cela parler d'affaires !

Miss Mockridge. — Bien sûr... (A Olwen) Miss Peel, je trouve que vous devriez épouser Mr. Stanton.

Olwen. — Ah ! Pourquoi ?

Miss Mockridge. — Pour compléter l'image. Comme cela, il y aurait ici trois jeunes ménages amoureux. J'ai pensé à cela pendant tout le dîner.

Freda. — Qu'en dites-vous, Olwen ?

Miss Mockridge. — Je serais presque disposée à épouser Charles Stanton moi-même, pour faire partie de votre clan. Vous formez un petit groupe si intime !

Freda, avec un rire, se lève et va au piano. — "Petit groupe intime". Quelle horreur !

Miss Mockridge. — Ce n'est pas horrible du tout. Je trouve cela charmant !

Freda, souriant. — Moi, cela me rend malade.

Betty. — Moi aussi, comme du Dickens, ou comme une carte de bonne année.

Miss Mockridge. — Mais l'am-



M. Jacques Létourneau, qui assure avec Mlle Monique Lepage, la direction du "Théâtre Club", sera à la fois le metteur en scène de "Virage Dangereux" et l'interprète de Gordon, l'un des plus difficiles personnages de Priestley.

biance est si merveilleuse ici, si rare.

Freda. — Oui, nous avons de la chance.

Olwen. — C'est adorable... mais terrible à quitter ! (A Miss Mockridge) Vous savez que je ne travaille plus ici, à l'imprimerie. Je suis au bureau de Londres, maintenant... Mais je reviens le plus souvent possible.

Miss Mockridge. — Comme je vous comprends ! Cela doit être si réconfortant d'être tous tellement unis.

Betty. — Très agréable.

Miss Mockridge, à Freda. — Mais votre beau-frère doit bien vous manquer à tous. Il vivait ici, n'est-ce pas... avec nous ?

Freda, avec une certaine gêne, se tournant vers miss Mockridge. — Vous voulez parler de Donald, le frère de Robert ?

Miss Mockridge. — Oui, de Donald Caplan. J'étais en Amérique au moment de l'accident et je n'ai jamais tout à fait compris ce qui s'était passé... Quelque chose d'affreux, n'est-ce pas ? (Il y a un silence, Betty et Olwen regardent Freda. Le regard de miss Mockridge va de l'une à l'autre des trois jeunes femmes.) Mon Dieu, est-ce que j'ai fait une gaffe ? Je fais toujours des gaffes !

Freda, très tranquillement. — Non, pas du tout. Nous avons été très secourus... Mais maintenant nous sommes plus calmes. Donald s'est tué. Il y a à peu près un an — en juin dernier exactement — à Green Park, à une vingtaine de kilomètres d'ici. Il avait loué un cottage là-bas.

Miss Mockridge. — Ah oui ! Quelle chose terrible !... Je ne l'avais rencontré que deux fois, je crois... Et je me rappelle l'avoir trouvé si amusant, si charmant... Il était très beau, n'est-ce pas ?

(Entrent Stanton et Gordon.)

Olwen. — Oui, très beau.

Stanton, jovial. — Qui est très beau ?

Freda. — Pas vous, Stanton !

Stanton. — Peut-on savoir de qui il s'agit, ou bien est-ce un secret ?

Gordon, gahment : — Elles parlaient de moi, voyons !... Betty, comment peux-tu permettre à ces femmes de parler de ton époux sur ce ton obscur ? Tu n'as pas honte, mon chou ?

Betty, qui tient la main de Gordon. — Chéri, ces hommes t'ont fait trop parler et trop boire... Tu commences à avoir le visage tout rouge et congestionné — tu as l'air d'un authentique financier !

(Gordon baise la main de Betty. Parait Robert, venu de la salle à manger.)

Miss Mockridge. — Je disais justement, Robert, combien je trouvais votre petite bande sympathique !...

Robert. — Je suis heureux que vous le pensiez... Miss Mockridge. — ... combien vous aviez de la chance !

Robert. — C'est vrai, je le reconnais... Stanton. — Ce n'est pas seulement de la chance, miss Mockridge. C'est que nous sommes tous si gentils et si faciles à vivre !

Robert. — Sauf Betty ! Elle est terriblement capricieuse !

Stanton. — Parce que Gordon ne la bat pas assez souvent... Mais ça viendra !

Miss Mockridge. — Vous voyez miss Peel : Mr. Stanton joue les célibataires cyniques... Il gâte le tableau, je vous assure !

Stanton. — Olwen n'a pas droit à la parole. Elle nous a abandonnés pour le bureau de Londres ! (Il s'assied à gauche, sur une chaise, tenant un jeu de puzzle qu'il a pris sur la table, et dont il essaie d'assembler les morceaux.)

Olwen. — Mais je reviens ici chaque fois que l'on m'y invite !

Gordon. — Est-ce pour me voir ou pour voir Robert, voilà ce que nous ne sommes pas encore parvenus à décider. Et, en attendant, nos femmes deviennent jalouses !...

Betty, riant. — Ah ! oui. Comme des tigresses !...

Gordon, commençant à tripoter l'appareil de radio. — De quel programme trouble-t-on l'éther, ce soir ? Quelqu'un sait ?

Robert. — Je vais te trouver quelque chose.

(Il consulte le Radio Times.)

Freda. — Oh ! écoute, Gordon, ne recommence pas !... Nous venons de l'arrêter.

Gordon. — Qu'avez-vous entendu ?

Freda. — La deuxième partie d'une pièce.

Olwen. — Cela s'appelait "Le Chat qui dort".

Gordon. — Le chat qui dort !... Pourquoi ?

Miss Mockridge. — Nous ne savons pas très bien. Il s'agit de messages et d'un monsieur qui se suicidait.

Stanton. — Ils ne s'embêtent pas, à la radio !

Freda. — N'est-ce pas ? Des coups de revolver, et tout... Olwen. — Eh bien, moi, je crois que j'ai fini par la comprendre, cette pièce. Oui ! Le chat qui dort symbolisait la vérité... Et cet homme... enfin, le mari, s'obstinait à la révéler tout le temps. (Bravos.)

Robert. — Il avait raison. (Il va au piano prendre une cigarette.)

Stanton. — Croyez-vous ? La vérité sous les traits d'un chat qui dort, c'est assez heureux comme image.

Miss Mockridge. — Il est certain que nous passons beaucoup de notre temps à mentir.

Betty. — Oh ! mais c'est indispensable ! Moi, je mens tout le temps. D'un bout de la journée à l'autre.

Gordon, qui tripote toujours la radio. — C'est vrai, chérie. Absolument vrai !

Betty. — C'est le secret de mon charme !

Miss Mockridge, riant. — Bien sûr !... Mais ce que nous voulons exprimer était beaucoup plus grave.

Robert. — Grave ou pas, je suis pour la sincérité intégrale : c'est plus sain.

Stanton. — Eh bien, moi, je suis convaincu qu'il est à peu près aussi sain de dire la vérité que de déraiper dans un virage à 80 à l'heure !

Freda. — Et Dieu sait s'il y a des virages dangereux, dans la vie !

Stanton. — On en rencontre, quand on ne choisit pas bien sa route. (Un court silence.) Mentir ou ne pas mentir ? Qu'en pensez-vous, Olwen ? Vous avez l'air bien sérieux.

Olwen. — Je suis de votre avis. Je crois dangereux de tout dire. Mais le problème, c'est de... Enfin, il y a la vérité et vérité.

Gordon. — Excellente formule : quelque chose et quelque chose.

Stanton. — Taisez-vous, Gordon. Allez-y, Olwen !

Miss Mockridge. — Mais oui. Continuez !

Olwen, pensivement. — Eh bien, la vérité avec un grand V, celle qui consisterait à dire les plus petites choses, sans la moindre omission, ne présenterait pas de danger. J'imagine que c'est la vérité de Dieu... Seulement, ce que la plupart des gens entendent par vérité, n'est que la moitié de la vraie vérité. On ne nous dit pas tout ce qui s'est passé dans l'âme de chacun. On nous révèle simplement un certain nombre de faits qui se trouvaient avoir été dissimulés, et qu'il valait peut-être beaucoup mieux dissimuler. Cette vérité-là est perdue.

Gordon. — Oui. C'est comme aux assises. "Où étiez-vous la nuit du 27 novembre dernier ? Répondez oui ou non".

Miss Mockridge. — Vous ne m'avez pas convaincue, miss Peel. Moi, je suis prête à faire bon accueil à ce que vous appelez la moitié de la vérité, autrement dit : aux faits.

Robert. — Moi aussi.

Freda, énigmatique. — Vraiment ?

Robert. — Que voulez-vous dire ?

Freda, nonchalamment. — Rien... Rien du tout ! (Elle se lève et va à la table où se trouvent les rafraîchissements.) Qui a soif ? Donne à boire, Robert ! Et des cigarettes !

Robert, examinant la boîte à cigarettes qui est devant lui. — Il n'y en a plus.

Freda. — Il y en a dans celle-ci. (Elle prend une boîte à cigarettes à musique sur le piano (avoir soin de la tenir fermée) et elle s'avance vers miss Mockridge et Olwen.) Miss Mockridge ? Olwen ? Une cigarette ?...

(Elle leur tend la boîte.)

Olwen, regardant la boîte. — Oh ! je me souviens de cette boîte ! Elle joue un air de musique quand on l'ouvre, n'est-ce pas ? Je ne souviens même de l'air... attendez... c'est une berceuse... (Freda ouvre la boîte, Olwen prend une cigarette et la boîte joue l'air annoncé.)

Robert. — Epatant, hein ?

Freda, fermant la boîte d'un geste sec. — Il est impossible que vous vous souveniez de cette boîte, Olwen. C'est la première fois que je m'en sers. Elle appartenait à... quelqu'un...

Olwen. — A Donald, n'est-ce pas ? Il me l'avait montrée ! (Il y a un court silence. Les deux femmes se regardent fixement.)

Freda. — Il ne peut pas vous l'avoir montrée, Olwen. Il ne l'avait pas quand vous l'avez vu pour la dernière fois.

Stanton. — Comment le savez-vous, Freda ?

Freda. — Peu importe !... Je le sais. Donald ne peut pas vous avoir montré cette boîte, Olwen.

Olwen. — Vraiment ? (Elle considère Freda d'une façon très particulière pendant une seconde, puis elle change brusquement d'attitude.) Non, peut-être pas, après tout... Je dois confondre... J'ai probablement vu quelque part une boîte comme celle-ci et je l'ai attribuée au pauvre Donald. Il aurait ce genre d'objets.

Gordon, toujours à la radio. — Zut ! On ne peut rien avoir avec ce poste !

(Il consulte le Radio Times. Freda s'éloigne de quelques pas.)

Robert, s'approchant. — Olwen, je vais être un peu brutal, mais je sais que vous ne m'en voudrez pas. Vous savez que venez de cesser de dire la vérité, et vous savez à quel moment précis, n'est-ce pas ? Vous êtes absolument certaine que cette boîte est celle que Donald vous a montrée, tout comme Freda est certaine du contraire.

Olwen. — Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

Gordon, tout en tripotant la radio. — J'essaie de trouver de la musique de danse, mais cet instrument a subitement décidé de ne plus fonctionner.

Robert, à Gordon, avec une brusque irritation. — Alors, ne le tripote pas comme cela, mon vieux.

Betty. — Je vous défends de brutaliser Gordon !

Robert. — Alors, faites-le cesser. (A Olwen) Non, je ne pense pas que cela fasse grand-chose, Olwen, mais après ce que nous venons de dire, je trouve la situation extraordinairement excitante !

Miss Mockridge. — Exactement ce que j'étais en train de penser... Tout cela est passionnant, d'autres détails sur la boîte à cigarettes à musique, par pitié !

Freda, s'avancant vivement. — C'est d'une grande simplicité.

Olwen, allant rapidement à Freda. — Un instant, je vous prie... Freda, je ne crois pas que ce soit tellement simple... Mais quelle importance cela a-t-il maintenant ?...

Freda. — Je ne vous comprends pas... Robert, légèrement. — Moi non plus ! Vous commencez par dire que ce n'était sûrement pas la même boîte... et, à présent, vous dites que ce n'est pas si simple que ça, et vous laissez entrevoir de grands mystères. (Olwen va vers la cheminée. Stanton se lève et s'approche.) Je crois que vous dissimulez quelque chose, Olwen... Et cela ne vous ressemble pas ! Ou bien la boîte que vous aviez vue était celle de Donald, ou bien ce n'était pas celle de Donald.

Stanton. — Oh ! Au diable cette boîte ! (Il passe devant le canapé et va à la banquette du piano, apportant le jeu de puzzle. Olwen allume une cigarette, puis s'assied.)

Betty. — Mais, Stanton, nous voudrions savoir !

Stanton. — Eh bien, pas moi ! Et je déteste les boîtes qui jouent ce genre de musique. Ne pensons plus à tout cela !

Gordon, avec un soudain accent d'amertume et en se détournant légèrement. — Mais oui... Et ne pensons plus à Donald non plus ! Il n'est pas là, et nous, nous sommes tous si bien, si confortables, un groupe si charmant !

Robert. — Tais-toi, Gordon !

Gordon, du même ton. — Oui, oublions Donald... ne faisons même pas allusion à lui. D'abord c'est de mauvais goût ! Il est mort. (Il remonte vers le fond.)

Freda. — Enfin, Gordon, il n'y a aucune raison pour que tu te mettes dans cet état... A t'entendre, on croirait que Donald était la propriété personnelle ! (Elle pose la boîte à musique sur la table.)

Betty. — Et c'est tout le contraire : Donald n'appartenait à personne... Il n'appartenait qu'à lui-même... C'était un sage !

Robert, se levant. — Qu'est-ce que cela veut dire, Betty ?

Betty, avec un rire nerveux. — Cela veut dire que je deviens gâtée, que vous ne fuites tous que raconter des bêtises et que je vais avoir mal à la tête d'un instant à l'autre !

(Elle va s'asseoir.)

Robert. — C'est tout ?

(Gordon va à la cheminée.)

Betty. — Vous trouvez que cela ne suffit pas ?

Robert. — Continue, Freda.

Freda, bougeant. — Ton obstination est absurde, Robert, je t'assure... L'histoire de la boîte à cigarettes est très simple. Vous en la apportée ici du cottage, en même temps que d'au-

tres affaires de Donald. Je l'avais mise de côté, et je ne l'ai sortie qu'aujourd'hui... (Elle s'assied.) Voyons, maintenant... La dernière fois qu'Olwen est allée au cottage de Green Park, c'est le dimanche où nous y sommes tous également allés. Vous vous souvenez, au début de juin... Gordon, rêveusement. — Oui... Oh ! Mon Dieu, quelle journée ! Et quelle nuit merveilleuse !... Nous sommes restés pendant des heures, assis dans le jardin. Donald nous parlait de ces gens ridicules avec lesquels il avait habité en Cornouailles ; ces espèces de snobs de la misère... Betty. — Oui... Gordon, brusquement ému. — Oui, je crois que cela a été la plus belle journée de ma vie... C'est fini, maintenant, jamais nous n'en retrouverons une pareille !

Robert. — Oui, c'était un beau jour. Mais je n'aurais pas cru que cela t'eût frappé à ce point, Gordon !

Freda. — Personne ne l'aurait cru ! Mais, ce soir, Gordon paraît décidé à piquer une crise de nerfs chaque fois que le nom de Donald est prononcé.

Betty. — Moi, je soupçonne le vieux brandy de Robert. Et ses énormes verres !... Ils lui montent à la tête.

Gordon, avec agacement. — Ou veux-tu qu'ils montent ?

Robert, à Freda. — Donc, c'est le premier dimanche de juin qu'Olwen est allée au cottage de Donald pour la dernière fois ?

Freda. — Oui... Et je sais que, ce jour-là, il n'avait pas encore cette boîte à cigarettes.

Robert. — Non... S'il l'avait eue, il nous l'aurait montrée. A la vérité, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu cet objet chez Donald. Nous y sommes, Olwen ?

Olwen, avec un sourire un peu forcé. — Nous y sommes.

Robert. — Ah ! bon Dieu, mais vous, dans tout cela, où êtes-vous ?

Olwen, lui souriant. — Vous êtes un enfant, Robert. Ou je sais ? Je n'en sais rien... Pas à la barre des témoins, j'espère !

Miss Mockridge. — Continuez, je vous en prie !... Ce serait trop décevant !...

Betty, qui a réfléchi, se lève et va vers Olwen. — Mais, Olwen, ce n'est pas ce jour-là que vous êtes allée au cottage pour la dernière fois : vous ne vous souvenez pas que le dimanche suivant, dans l'après-midi, nous y avons fait un saut toutes les deux pour voir Donald au sujet de ces petites gravures ?

Olwen. — Si... Robert. — Oui, c'est vrai.

Betty. — Mais je n'ai aucun souvenir qu'il nous ait montré cette boîte à cigarettes... En fait, moi, je ne l'avais jamais vue. (Elle s'assied sur la banquette du piano.)

Stanton. — Moi non plus... et je n'ai aucune envie de la revoir ! Je n'ai jamais vu faire tant d'histoires pour une pareille sottise.

Freda, à Stanton. — En tout cas, je peux vous dire — pour mettre fin à ce débat — que Donald n'aurait pas pu montrer la boîte ce dimanche-là, car elle n'était pas encore en sa possession.

Stanton. — Vous avez l'air de savoir des tas de choses sur cette boîte, Freda !

Gordon. — Oui. C'est ce que j'allais dire. Pourquoi est-ce à la fois si renseignée et si solennelle !

Betty, triomphalement, désignant Freda. — Je sais pourquoi ! C'est toi qui la lui as donnée ! (Tous les regards se fixent sur Freda.)

Robert. — C'est vrai, Freda ?

Freda, après un court instant d'hésitation. — Oui, c'est vrai.

Robert, se levant. — Ça, par exemple, c'est étrange ! Pas que tu lui aies donné une boîte à cigarettes : pourquoi pas ?... Non, ce qui est étrange, c'est que tu n'en aies jamais rien dit à personne ! Quand lui as-tu donné cette boîte ? Et où l'avais-tu trouvée ?

(Il s'avance un peu.)

Freda. — Tout cela est archi-simple. Tu te souviens, la veille de cet affreux samedi, tu étais allé en ville et je suis venue à Londres pour la journée... Eh bien, par hasard, en passant devant chez Calthrop's, j'ai vu cette boîte à cigarettes. Elle m'a trouvée amusante... elle n'était pas chère... Alors, je l'ai achetée pour Donald.

Robert. — Ah ! oui... Et c'est Calthrop's qui l'a expédiée chez Donald à Green Park... si bien que Donald ne l'a eue entre les mains que le samedi ?

Freda. — Oui.

Robert, satisfait. — Eh bien, voilà.

Freda. — Exactement.

Gordon. — Pardon, Freda, ce n'est pas tout à fait aussi simple que tu le dis. (Freda tourne la tête vers lui, d'un air excédé.) Je te rappelle que ce samedi-là j'étais au cottage, moi, avec Donald.

Robert. — Et alors ?

Gordon. — Eh bien, j'étais là le matin, quand les paquets sont arrivés avec les lettres. Je me souviens très bien qu'il y avait



Monique Lepage, dont on sait les multiples compositions à la scène, à la radio et à la télévision, sera dans "Virage Dangereux" la très humaine Betty. Yvette Brind'Amour jouera Freda, et Françoise Faucher Olwen. Outre Jacques Létourneau, la distribution masculine comprend Jacques Lavigne (Robert) et Gilles Pelletier (Stanton).

pour Donald un paquet de livres de Brockfield. Tu sais, Freda, j'ai tous les détails de cette matinée tellement présents à l'esprit, et vous seriez tous comme moi... si vous aviez dû, vous aussi, vous soumettre à cette enquête infernale... Mais il n'y avait pas cette boîte à cigarettes, j'en suis sûr !

Freda. — Alors elle sera arrivée par le courrier de l'après-midi... Quelle importance cela a-t-il ?

Gordon. — Aucune importance, chère Freda... Seulement, il n'y avait jamais de distribution de paquets dans l'après-midi.

Freda. — Si, il y en a une !

Gordon, secouant la tête. — Non.

Freda. — Comment le sais-tu ?

Gordon. — Parce que Donald avait l'habitude de s'en plaindre, et de dire qu'il recevait toujours les livres et les manuscrits avec un jour de retard... Cette boîte à cigarettes n'est pas arrivée dans la matinée, puisque j'ai vu ouvrir le courrier, et elle ne peut pas non plus avoir été distribuée dans l'après-midi... (Après un temps.) Freda, moi, je crois que les gens de la boutique de Londres ne l'ont jamais envoyée, cette boîte... Je crois que tu l'as apportée à Donald toi-même. C'est cela, n'est-ce pas ?

Freda. — Mais, Gordon, tu es fou !

Gordon. — Peut-être ! Mais rappelle-toi que ce n'est pas moi qui ai commencé toute cette histoire... Allons, c'est bien toi qui l'as portée à Donald, n'est-ce pas ?

Robert, s'avancant. — C'est vrai ?

Freda, se dominant rapidement. — Eh bien, puisque vous voulez le savoir... Oui... Oui, c'est vrai.

Gordon, enchanté de lui-même. — C'est bien ce que je pensais.

Robert, stupéfait. — Mais, Freda, si tu es allée au cottage, après le départ de Gordon, pour donner cette boîte à Donald, tu as donc vu Donald bien après tout le monde !... enfin, quelques heures seulement avant que... avant qu'il se tue ?

Freda. — Oui. Je l'ai vue entre l'heure du thé et l'heure du dîner.

Robert. — Et tu ne l'as jamais dit !... Tu ne t'es pas présentée à l'enquête ?... Tu aurais pu témoigner !

Freda. — J'aurais pu, mais à quoi bon ? A quoi cela aurait-il servi ? Il était déjà assez pénible que Gordon eût à passer par là.

Gordon. — C'a été infernal !

Freda. — Si cela avait pu servir à quelque chose pour Donald, je l'aurais fait. Mais cela ne pouvait servir à rien, pour personne... Stanton. — C'est vrai... Vous avez eu parfaitement raison !

Robert. — Admettons ! Mais moi, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Pourquoi n'en as-tu jamais parlé, pendant tout ce temps ?

Freda. — Et tu étais la toute dernière personne qui eût parlé à Donald !

Robert. — La dernière personne ?

Robert. — Forcément !

Freda. — Et Olwen, alors ?

Robert. — Olwen ? (Ses yeux se fixent sur la boîte à cigarettes.) Ah ! oui... la boîte à cigarettes !

Freda. — Justement, la boîte à cigarettes... Donald n'a pas eu la boîte entre les mains avant le samedi après-midi à l'heure du thé... et Olwen reconnaît qu'il la lui a montrée.

Betty, excitée. — Pas du tout ! Elle a dit que ce devait être une autre boîte... Écoutez, moi, je vote pour que nous lui fassions confiance, et pour que nous parlions d'autre chose !

Miss Mockridge, vivement. — Non ! non ! chère Madame !... Betty. — Si ! Nous avons tout à fait tort de nous éterniser ainsi sur cette histoire.

Stanton. — Entièrement d'accord !

Robert, va à gauche sur piano. Au passage, il tapote l'épaule de Betty. — Je ne suis pas d'accord !

Betty. — Mais, Robert... Robert. — Voulez-vous me permettre, Betty... Vous comprenez, vous, vous n'êtes mêlée en rien à cette affaire, elle n'a même aucune raison de vous contrarier. Mais Donald était mon frère ; je déteste toutes ces cachotteries et j'ai le droit de savoir ce qui s'est passé.

Olwen. — C'est bien, Robert. Mais... est-il vraiment indispensable que vous le sachiez maintenant ?

Freda. — Je n'en vois pas la nécessité. Mais, à présent que c'est votre tour, Olwen, je ne doute pas que Robert ne s'humanise !

Robert. — Je ne comprends pas !

Olwen. — Moi non plus.

Freda. — Olwen, vous feriez mieux d'en convenir... Donald vous a montré cette boîte, n'est-ce pas ? Donc vous avez dû le voir, donc vous avez dû aller au cottage le samedi dans la soirée.

Olwen, se décidant. — Oui, il m'a montré cette boîte. C'était le samedi après dîner, vers 9 heures.

Robert. — Vous aussi, vous êtes allée ?... C'est inouï ! D'abord Freda, ensuite, vous... Et ni l'une ni l'autre n'en souffle mot !

Olwen. — Je regrette, Robert. Je n'ai littéralement pas pu !

Robert. — Mais qu'est-ce que vous alliez faire, là-bas ?

Olwen. — J'avais été très affectée par quelque chose que l'on m'avait dit. Cela m'avait tourmentée pendant des jours... et à la fin je n'ai pas pu y tenir, j'ai senti qu'il fallait que je voie Donald, que je lui parle. Alors, j'ai couru à Green Park, et je suis arrivée, au cottage juste avant 9 heures. Personne ne m'a vu arriver, et personne ne m'a vu partir ; vous savez combien l'endroit était désert... Comme Freda, j'ai pensé que cela ne servirait à rien que je me présente à l'enquête, et je ne l'ai pas fait. Voilà tout...

(Lorsque le nom de Donald a été prononcé, une expression d'irritation est passée sur le visage de Gordon.)

Robert, allant à Olwen et se plantant devant elle. — Non, non, vous ne pouvez pas expédier ça comme cela ! Vous étiez la dernière personne qui ait parlé à Donald... Vous devez savoir quelque chose !

Olwen, avec lassitude. — Mais c'est du passé, c'est fini !... Laissons cela tranquille. Je vous en prie, Robert ! (Elle change d'attitude, se lève et passe à gauche de Freda.) D'ailleurs, je suis sûre que nous devons enlever Miss Mockridge avec toute cette histoire.

Miss Mockridge, vivement. — Oh ! mais non ! Cela m'intéresse, cela m'intéresse énormément !

Olwen. — Nous n'allons pas entamer une discussion, n'est-ce pas, Freda ? Il n'y a d'ailleurs plus rien à dire... C'est fini, maintenant. (Elle s'assied sur le bras du fauteuil de Freda.)

Robert, après avoir réfléchi. Énergiquement. — Écoutez-moi bien, Olwen... Il y a une chose qu'il faut que vous me disiez ! Le but de votre visite à Donald, cette nuit-là... avait-il un rapport quelconque avec la maison d'édition ? Vous venez de dire que vous étiez tourmentée par quelque chose.

Freda. — Oh ! Robert, je t'en prie !

Robert. — Je regrette, mais cela, j'ai besoin de le savoir... Y avait-il une relation quelconque entre votre visite et ce détournement de 500 livres ?

Gordon, se levant, très agité. — Ah ! pour l'amour de Dieu, ne viens pas mêler cet argent à tout ça ! Donald est mort. Eh bien, laisse-le tranquille !... Et ne nous embête plus avec ce manifiât argent ! Je te le dis une fois pour toutes !

Freda, violemment. — La paix, Gordon ! Tu te conduis comme un enfant de quatre ans, ce soir ! (A Miss Mockridge.) Je suis désolée, Miss Mockridge !

Gordon, bredouillant un peu. A miss Mockridge. — Moi aussi, je suis désolé. Je vous demande pardon ! (Il passe à gauche de la fenêtre.)

Miss Mockridge. — Voyons, vous plaisantez !... Mais je crois... Si vous permettez... Enfin, il doit être tard !

Freda. — Mais non. Pourquoi ?

Robert. — Il est de très bonne heure, au contraire.

Miss Mockridge. — Les Patterson avaient dit qu'ils n'enverraient leur voiture pour me ramener... Elle est peut-être arrivée ?

(Betty se lève et passe à droite.)

Robert, vivement. — Oui... je l'ai entendue arriver au moment où nous quittions la salle à manger pour venir ici, et j'ai dit au chauffeur d'attendre à l'office. Je vais le prévenir. (Il sort.)

Freda, consciente de l'ironie de la situation, à miss Mockridge. — Vous voulez vraiment partir ?

Miss Mockridge, se levant. — Oui, vraiment. Nous sommes à une demi-heure au moins de chez les Patterson, et je crois qu'ils n'aiment pas beaucoup que la voiture et le chauffeur restent dehors trop tard... (Serrant la main de Freda.) Merci mille fois ! (Elle serre la main d'Olwen.) Cela a été une telle joie pour moi de vous revoir, vous êtes tous si

Mendès-France et Gabriel Ardant proposent une science économique

CONTRE LE CHOMAGE ET LA GUERRE



Les manuels ou les traités d'économie politique sont rarement écrits par les hommes d'Etat chargés de politique et d'économie pratiques. Les éditions Oulard vont publier un livre qui fait exception à cette règle: "La Science Economique et l'Action", de Pierre Mendès-France et de Gabriel Ardant, Commissaire général à la Productivité. Il s'agit d'un ouvrage de haute vulgarisation composé à la demande de l'Unesco pour une collection intitulée: "Science et Société". Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs de larges extraits de l'introduction et de la conclusion de ce livre dédié à la fois aux gouvernements et à "ceux dont ils dépendent"...

Partout dans l'histoire moderne on reconnaît l'interaction des théories et des politiques économiques. Déjà le mercantilisme, dans l'Espagne de Philippe II, la France de Colbert et l'Angleterre de Cromwell, a conduit les gouvernants à tenir compte de l'idée selon laquelle les variations du stock monétaire d'un pays constituent un facteur essentiel de sa prospérité ou de son marasme. Les ministres des premiers Etats modernes réglementèrent les transports de numéraire, cherchèrent à drainer les espèces et allèrent jusqu'à limiter les travaux d'orfèvrerie et le port des costumes brodés. Tous ont organisé les industries d'exportation en vue d'attirer les métaux précieux. Beaucoup plus tard, des théoriciens comme l'Allemand Frédéric List, l'Américain Daniel Raymond ont incité des Etats comme l'Allemagne et les Etats-Unis à adopter une politique semblable.

L'atout des économistes de la Révolution: un système cohérent

Les survivants de l'équipe virent dans la Révolution l'occasion de faire passer leurs idées dans le domaine des faits. Ce fut d'ailleurs une de ces circonstances qui permettent de constater la supériorité

de ceux qui possèdent un système réfléchi sur ceux qui se contentent du vague sentiment que des réformes sont nécessaires, que des abus doivent être supprimés, sans avoir une idée nette de la construction qui doit se substituer à l'édifice abandonné. Du Pont de Nemours a remarqué que sur bien des points, l'opinion générale n'était pas favorable aux thèses phy-

C'est en Angleterre que l'application de la théorie libérale connut le plus grand succès; Adam Smith, Ricardo et d'autres économistes moins célèbres ont, pendant de longues années, provoqué et soutenu la politique du pays, celle de Cobden, de Gladstone et même de Disraeli.

Quand l'Etat n'avait qu'à s'abstenir

Reprises systématiquement, allégées de certaines parties par une suite d'économistes, les théories libérales ont d'ailleurs dominé à la fois le système juridique du XIXe siècle, son régime économique et, sous certaines réserves, ses institutions et ses techniques finan-

cières. Un système qui faisait de la concurrence entre les entreprises et de l'abstention de l'Etat la condition du progrès économique, un système pour lequel l'équilibre devait s'établir spontanément entre la production et la consommation, devait conduire à limiter au maximum les interventions de l'Etat. L'équilibre budgétaire en était un des aspects: la puissance publique devait dépenser ce qu'elle percevait par l'impôt, rien de plus et rien de moins, afin de troubler au minimum l'activité économique des individus.

Ce n'est pas à dire que le système capitaliste ait été entièrement fidèle aux schémas théoriques dont il constituait la transposition. Son inconscience dans le domaine du commerce extérieur a souvent été relevée.

Le principe de l'équilibre budgétaire ne fut pas toujours respecté. Dans le domaine monétaire, et sans parler de l'inflation des dernières guerres, les Etats ne s'en tinrent jamais à l'attitude négative que leur recommandaient certains économistes. A plusieurs égards, la pratique ne fut donc pas con-

se trouvèrent dans l'obligation de reconnaître que, si la théorie libérale ne leur fournissait pas de solution satisfaisante, l'empirisme des mesures improvisées n'amenait pas non plus de véritable remède. Rarement le besoin d'une construction scientifique apparut aussi nettement. Certains pays s'inspirèrent alors des analyses d'un Hobson, d'un Wicksell, puis d'un Keynes. Ceux-ci — et particulièrement le dernier — complétant certaines analyses antérieures par une étude approfondie des mécanismes monétaires, firent ressortir comment, livrée à elle-même, l'économie capitaliste tendait au chômage. De ce système théorique découlèrent un ensemble de solutions pratiques. Toutes les institutions financières, le budget, le crédit, la monnaie, l'impôt, en reçurent une signification et une fonction nouvelles. La construction scientifique donna donc naissance soit à un emploi différent de techniques anciennes, soit même à l'utilisation de techniques nouvelles. Ce fut le cas notamment, dans l'Allemagne du Dr Schacht, l'Angleterre d'après 1931, les Etats-Unis du new-deal.

S'il est un fait qui ressort avec évidence des événements anciens comme des faits les plus récents, c'est la gravité des conséquences de politiques fondées sur l'ignorance de la science économique et sur ses erreurs. Beaucoup de bons esprits admettent que, sans l'erreur d'une politique économique fondée exclusivement sur la théorie classique, l'Allemagne de Weimar n'aurait pas connu les six millions de chômeurs qui firent le succès d'Hitler. Ce n'est donc pas un paradoxe de soutenir qu'une erreur de la science économique est à la base d'une seconde guerre mondiale et de toutes ses conséquences.

(Donc: il serait bon que le public connaisse au moins l'essentiel des problèmes et l'importance d'une politique raisonnée. Le livre de P. Mendès-France et Gabriel Ardant a précisément pour but de démontrer cette importance: il le fait à l'aide d'exemples concrets empruntés à l'histoire des trente dernières années. En quel que deux cents pages, qu'il serait ridicule de vouloir résumer, il relève les conséquences de certaines politiques empiriques, ou irréfutables, ou fondées sur l'erreur, — et les effets d'autres politiques, inspirées d'analyses plus scientifiques. Il montre aussi comment cette science peut s'appliquer à la conduite des hommes. Pour finir, il dégage quelques conclusions précises.)

La première conclusion, c'est le progrès réalisé depuis une trentaine d'années par la science économique et surtout le caractère de ce progrès.

Né d'un contraste entre les premiers aperçus de la théorie et les faits eux-mêmes, des contradictions que les crises ne cessaient d'infliger aux théories classiques ou de l'illusion d'un monde concurrentiel idéal, auquel la réalité d'une marche au monopole ne cessait de s'opposer tous les jours davantage, il a consisté à remettre en cause des affirmations trop sommaires.

Des économistes ont recherché dans une observation plus attentive de la réalité, dans l'analyse plus serrée des comportements des hommes, une connaissance plus exacte des phénomènes économiques. La part de la psychologie dans l'œuvre des économistes contemporains est significative: psychologie de l'épargnant, psychologie du chef d'entreprise, psychologie du spéculateur en Bourse, sont à la base de leurs théories et encore peut-on penser qu'on n'est pas toujours allé assez loin et que tout ce qui reste obscur provient, dans une large mesure, d'une vue encore trop sommaire des tendances profondes de l'homme. A cela s'est ajoutée une étude des institutions et des mœurs et des répercussions des structures sociales sur le fonctionnement de l'économie.

Ce sont des constatations qu'on retrouve si l'on part, non plus de la science mais de la technique et de la politique économiques. C'est plus nettement encore qu'apparaît l'importance de l'application d'une science plus exacte. Il n'est pas une technique qui puisse se comprendre indépendamment de la conception théorique qui lui a servi de base. A l'origine des principes budgétaires, comme du régime des banques d'émission ou des banques de dépôt et de la législa-

tion des sociétés anonymes comme du système fiscal, on retrouve une certaine vue de la réalité économique. En ce qui concerne certaines techniques récentes, la liaison de la science et de la pratique est particulièrement nette: l'épargne forcée, la comptabilité économique nationale, le budget de prix de revient en sont des exemples caractéristiques; des travaux scientifiques précis sont à leur origine.

La politique du plein emploi, c'est la paix

Si l'on considère la politique économique dans son ensemble, la liaison est encore plus évidente. Un des problèmes fondamentaux du monde moderne, c'est le problème du chômage. Aucune stabilité n'est possible dans un monde où la main-d'œuvre se sent instable et constamment menacée. Le progrès économique ne risque pas moins d'être compromis. Les politiques de productivité se heurtent à la résistance des agriculteurs ou des industriels qui craignent la mévente, l'effondrement des cours, et sont tentés de s'abandonner aux politiques de protectionnisme et de limitation de la production.

Seule, une politique de plein emploi peut à la fois les traits essentiels pour contrecarrer cette influence régressive. Le problème de la paix et de la guerre en dépend aussi. A cet égard, les expériences d'un passé récent doivent être sans cesse présentes. Il s'agit de savoir si l'homme saura mettre en œuvre pour les travaux de paix, les ressources qu'il sait mobiliser pour la guerre ou sa préparation. Seules une science et une technique dont nous ne méconnaissons pas les imperfections, mais qui représentent un progrès considérable par rapport aux conceptions et aux politiques antérieures, peuvent fournir une solution.

Sans doute le progrès de l'homme ne dépend pas seulement des conceptions raisonnables; il dépend aussi de l'enthousiasme que peut provoquer la recherche du progrès. Mais le découragement que l'on constate dans certains pays, de quoi provient-il, sinon de l'impression de la faillite de la science, alors que l'on constate seulement la faillite de fausses applications et de l'empirisme? La science économique montre la possibilité du progrès dans l'ordre.

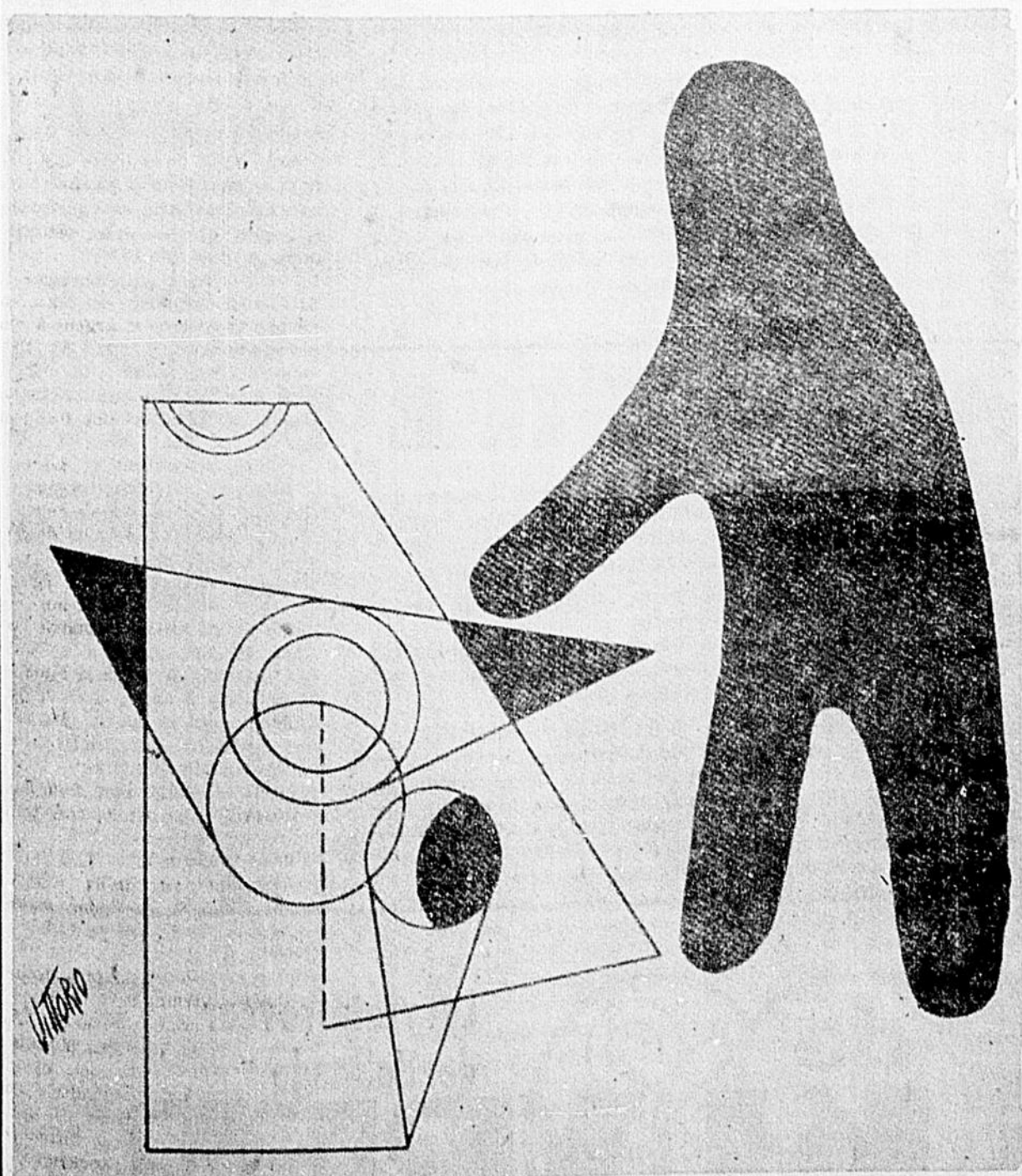
Inversement, un certain nombre d'expériences ont dû convaincre que l'idéal, la bonne volonté, le désir de construire un monde meilleur ne suffisent pas s'ils ne s'appuient sur cette technique à fondements scientifiques, à défaut de laquelle les meilleures intentions restent vaines.

De ces idées il importe évidemment que les dirigeants soient pénétrés. Mais, dans un monde démocratique, on ne peut convaincre les chefs si l'on ne persuade pas d'abord ceux dont ils dépendent.

par
PIERRE MENDES-FRANCE,
président du Conseil
et
GABRIEL ARDANT,
commissaire à la productivité

IMPRIMERIE YAMASKA

2003 Rue St-Hubert, MONTRÉAL Tél: FRontenac 1127



Impression de journaux et périodiques en tous genres

Reliure — Travaux commerciaux — Photogravure

la vraie
bonne bière



a MAINTENANT une
VRAIE BELLE
ÉTiquETTE!

Seule
la bière DOW
est "CLIMATISÉE"

AVIS D'APPLICATION
POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que CAIMELA LILAZA MORASH, ménagère, et téléphoniste, épouse de JAMES MORASH, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à la présente ou à la prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JAMES MORASH, vendeur de liqueurs, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 26th jour de février 1954.

COHEN & LEITHMAN

Procureur de la requérante

1255 Carré Philippe

Montréal, Qué.

Oct. 23-30-Oct-6-13-19

AVIS DE DEMANDE
DE DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que NORMA DEAN PARSONS LINDSEY, ménagère, de la cité de Victoria, district de Victoria, province de la Colombie Britannique, Canada, va faire appel au Parlement du Canada à sa prochaine Session ou à la suivante, pour obtenir un divorce d'avec son époux, PAUL HARVEY LINDSEY, technicien de relais, de Ville Mont-Royal, district de Montréal, province de Québec, Canada, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 7 octobre 1954.

MARCEL GABOURY, c.r.,

Procureur de la requérante,

Suite 705, Edifice Aldred,

507 Place d'Armes,

Montréal, P.Q.

23-30oct-6-13no54

AVIS D'APPLICATION
POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que MARGARET ROBERTSON, COMIS, de la cité de Verdun, district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, DENNIS COMIS, clerk, de la cité et district de Montréal, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 17th jour de septembre 1954.

COHEN & LEITHMAN

Procureur de la requérante

1255 Carré Philippe

Montréal, Qué.

Oct. 23-30-Oct-6-13-19

AVIS DE DEMANDE

AVIS est donné par les présentes que HENRI - XAVIER - EUGENE REINARD, agent, de Montréal, province de Québec, adressera une demande au Parlement du Canada, à sa prochaine ou suivante Session, pour obtenir un Bill de Divorce contre son épouse, ELEANOR MARGARET ATIELLO, institutrice à Portland, Etat d'Oregon, Etats-Unis d'Amérique, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 7 octobre 1954.

MARIO-E. LATTONI, c.r.,

Procureur du Requéant,

80 rue St-Jacques Ouest,

Montréal,

23-30oct-6-13no54

L'AUTORITÉ

Le plus vieux hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: FRONTENAC 1127. Imprimé à St-Hyacinthe par l'imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.
Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

GRAND CONCOURS DE NOUVELLES

Le concours de nouvelles de l'AUTORITÉ s'adresse principalement aux jeunes. Tous les écrivains, professionnels ou non, sont néanmoins invités à y participer. Outre les deux Prix prévus par le concours, le comité de rédaction se propose, à des conditions qui seront annoncées ultérieurement, de réunir les douze meilleures nouvelles reçues en un ouvrage dont la diffusion sera assurée par les EDITIONS DE L'AUTORITÉ.

Seuls les manuscrits reçus à la rédaction du journal au plus tard le 1er novembre 1954 seront pris en considération, le cachet de la poste faisant foi. Il est entendu que tous les manuscrits seront dactylographiés, à double interligne, sur papier huit pouces et demi sur onze, et NE MESURERONT PAS MOINS DE NEUF PAGES, AVEC UN MAXIMUM DE DOUZE. Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les douze nouvelles jugées les meilleures par le comité de rédaction de l'AUTORITÉ seront publiées dans le journal. Parmi les douze auteurs ainsi choisis, le comité de rédaction désignera un gagnant qui recevra un Prix de cinquante dollars en argent. Un second Prix en argent de cinquante dollars sera attribué à l'auteur du manuscrit qui obtiendra le plus grand nombre de suffrages des lecteurs de l'AUTORITÉ. Ces derniers seront invités à faire connaître leur opinion au moyen d'un bulletin de vote qui sera inséré dans le journal en temps utile. Il est compris que les lecteurs feront leur choix parmi les onze nouvelles publiées à la suite du manuscrit gagnant.

La Boîte aux Lettres

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Le malaise causé par la crise du logement persiste toujours dans presque tous nos centres urbains et particulièrement à Montréal. C'est que dans la Métropole, en plus du problème du logement il y a celui du trafic; et c'est ce dernier qui a la priorité au conseil municipal. C'est pourquoi 190 familles ont reçu dernièrement ordre d'évacuer leur logis dans un délai de trente jours. L'espace occupé par ces maisons servira de terrains de stationnement pour les automobiles. Que voulez-vous, quand l'automobile a détrôné la maison familiale dans l'esprit des gens, on ne peut pas s'attendre à autre chose; ça se concrétise dans les faits. Pendant ce temps-là, les familles chassées ainsi de leur logis s'arrangeront comme elles le pourront. Certaines s'entasseront avec d'autres dans le même logement. Et si cette solution est impossible, les enfants seront placés chez des parents ou des amis charitables, un ici, l'autre là et parfois dans des institutions pour ceux qu'on n'aura pas pu placer. D'autres familles iront habiter une seule pièce dans de vieux immeubles convertis en location de chambres parce que ça paye plus.

Mais ce n'est pas tout de déplorer le malaise que crée partout cette fameuse crise du logement. L'important est d'y remédier. A ce sujet je n'hésite pas à dire que l'abus de l'automobile est la grande cause de cette pénurie de logements. Il faudrait que les locataires qui préfèrent jouir d'une voiture-automobile de plaisance change de tactique. Qu'ils donnent la priorité à la maison familiale en sacrifiant les plaisirs de l'auto pour se construire et le problème du lo-

gement pour les vrais pauvres sera en bonne voie de solution. Cette conduite serait ce qu'il y a de plus conforme à la raison. Car on ne viole pas l'ordre de la hiérarchie des valeurs dans le domaine des choses nécessaires à la vie sans qu'il en résulte des conséquences désastreuses. Il y a également un rythme régulier dans la marche du progrès. Ce rythme ne doit pas être dépassé. C'est malheureusement ce que font tous ceux qui se préoccupent d'avoir une automobile avant de posséder leur propre maison.

Quand l'automobile dévore toutes les économies d'un peuple, comment voulez-vous que ce peuple ne manque pas de maisons? Voilà le gros bobo au sujet du problème du logement. Il faudrait qu'il s'en trouve d'autres pour le signaler ce bobo; surtout ceux qui sont constitués en autorité, soit civile ou religieuse. Car il ne faut jamais oublier que le peuple est un grand enfant que les chefs doivent éclairer et conseiller sans cesse. A l'heure actuelle, on dirait qu'il n'y a pas dix sages dans toute la société du Québec pour dire la vérité qui sauverait notre peuple en train de se faire dévorer tout rond par l'abus de l'automobile de plaisance. Si ça continue à vivre ainsi, avant longtemps, non seulement le peuple manquera de maisons, mais il manquera également de pain. Ecrivez tout cela dans votre journal, monsieur le Rédacteur, coiffez-le de la plus grosse manchette possible; ce n'est pas une prophétie, c'est l'expression de la vérité cent pour cent sur la question du logement, vérité qu'il faut dire et redire aux gens.

Gaston ROBERGE

2390 Nicolet
Montréal.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que MARGIE ROSE BARSEY De BOARD, ménagère, de la cité et du District de Montréal, Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, EMILIO K. ZOLOTAS, marin, de la cité et du District de Montréal, pour cause d'adultère.

Montréal, 14 septembre 1954
Procureur de la requérante
610 St-Jacques ouest,
Montréal
oct. 22-30-oct.-6-13-n

AVIS

AVIS est donné par les présentes que dame EVANGELINE N. RODINGS, tenue de livres, de la cité et du District de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ALBERT GOUPEL, vendeur, de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère.

Montréal, 8 octobre 1954
Procureur de la requérante
610, ouest, St-Jacques,
Montréal, P.Q.
23-30oct-6-13no54

AVIS DE REQUÊTE EN DIVORCE

AVIS EST DONNÉ par les présentes que RITA FOREST LEBLANC, de la ville et du District de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada au cours de la présente ou à la prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, LEON LEBLANC, pour cause d'adultère.

FAIT A MONTRÉAL le vingt-septième jour de septembre 1954
JOHN AL. SCHLESINGER,
Procureur de la requérante,
400 St-Jacques ouest,
Montréal, P.Q.
23-30oct-6-13no54

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que GLADYS KRASSNER GAROFF, de la ville et du District de Montréal, Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JACK GAROFF, mécanicien, de la Cité et du District de Montréal, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 15ème jour de septembre 1954.
COHEN & RUBINSTEIN
Procureur de la requérante
1255 Carré Philippe
Montréal, Québec
6-13-20-27 oct

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que BERTHE MONTPETIT, vendeuse, de Montréal, de la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ALBERT GOUPEL, vendeur, de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère.

DATÉ A MONTRÉAL, Province de Québec, ce 18ème jour d'octobre 1954.
FRANÇOIS CORON
Procureur de la requérante
3006-6-13-29no

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que JOS. ANTONIO CAMPELO, tailleur, des Cité et District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à la prochaine session ou à la session suivante, pour obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, MARIA GUTTA, ménagère, de la ville des Prairies, District de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

DATÉ A MONTRÉAL, ce 5ème jour de septembre 1954.
FRANÇOIS CORON,
Procureur de la requérante
3006-6-13-29no

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME MARIE-ANGELINE DEL-LEONE SALOTTI, Ménagère, de la Cité et du District de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, ROGER SALOTTI, de la Cité et du District de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté d'Arvida, dans la Province de Québec, ce 29ème jour de juillet 1954.
SPERBER, GOLD & LAPIN
Les Procureurs de la requérante
Suite 918, Immeuble Transportation
132 ouest, rue St-Jacques
Montréal — 6-13-20-27 Oct.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que HARRY ELISWORTH ALLTON, de la Cité et District de Montréal, comté Hochelaga, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, EMMA IRIS BARSBY, de la ville de Dorval, District de Montréal, dans la Province de Québec, vendeuse, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, EMMA IRIS BARSBY, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 21e jour de septembre, 1954.
MICHAEL RUBINSTEIN
Procureur de la requérante,
320 Edifice des Tramways
MONTRÉAL 1, Qué.
6-13-20-27 Oct.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que NICHITA TORRES, vendeuse, des Cité et District de Montréal, dans le comté d'Hochelaga, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, VERA LULEVIE CAROLVANA, de la Cité et du District de Montréal, dans le comté d'Hochelaga, dans la Province de Québec, mais présentement de lieu inconnu, pour cause de désertion et d'adultère.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, le 25e jour de septembre 1954.
GAUTHIER, DANSEUR & HEBERT
Procureurs du requérant,
507, Place d'Armes,
Suite 811, Montréal, P.Q.
6-13-20-27 Oct.

VIRAGE D'ANGEREUX...

(Suite de la page 2)

charmants! (Elle serre la main de Betty.) Bonsoir Mrs. Whitehouse. Bonsoir.

Freda, allant à la porte. — Je crois que vous avez laissé votre manteau dans ma chambre. Je vais vous le donner.

Miss Mockridge, de la porte. —

Bonsoir!

Tous. — Bonsoir.

Freda, en sortant. — J'ai su que vous aviez fait un excellent séjour en Amérique...

(Les deux femmes sortent et ferment la porte. Olwen est à l'écart, regardant des livres. Betty va au piano et prend une cigarette. Stanton, après avoir poussé un soupir de soulagement, se verse à boire.) Stanton. — Oui!...

(Il prend une cigarette.)

Betty. — Oui, alors!... Je ne peux pas la souffrir, cette femme! Elle me fait trop penser au professeur de géométrie que nous avions au collège.

Stanton. — Je me suis toujours méfié de votre géométrie, Betty! Pas soif, Gordon?

Gordon. — Non, merci.

Stanton. — Ce qu'elle écrit est assez baroque, mais pas mal du tout... Je ne veux pas soule-

Il va sans dire que "L'Autorité" ne partage en aucune manière les opinions racistes formulées dans l'article ci-dessous, lequel n'est d'ailleurs publié qu'à titre exclusivement documentaire. Afin de ne pas trahir, même involontairement, une pensée qui n'est pas la nôtre, nous nous sommes autorisés à publier le texte du Dr Strasser dans sa version originale anglaise.

★ ★ ★

In the summer of 1954, in the Franconian city of Würzburg, the "Europe-Africa Union" (EURA) was founded — and, under the capable leadership of its president, Herr Harald Stoessel of Kuchlsheim, Baden, who is a well known African explorer, the EURA spread quickly over Western Germany and has now found footholds in Switzerland, Austria and Italy.

This organization is based upon a concept which is one of the most vital of our times: the close economic, political and cultural cooperation between Europe and Africa with the Mediterranean as central point. Actually, "resumption of cooperation" would be a more suitable term because Europe and Africa have for centuries and millennia belonged together — and indeed have been so dependent on one another that one can safely say: *there is no future for Europe without Africa — and there is no future for Africa without Europe.*

The recognition of this destiny — laden bond between the two continents became lost when the consciousness of European unity faded — and it is accordingly becoming strong again now that the consciousness of European unity is reviving.

This very fact highlights the necessity of sorting and establishing political nomenclature: What is Europe — and what is Africa? Disregarding popular propaganda phrases, Europe should be understood as meaning that cultural (never political!) unit which embraces the peoples from Portugal to Russia's western border. Russia — not by any means the modern Soviet Union alone — never belonged to Europe, because she never shared in molding Europe's spiritual and intellectual form. She never took part in the centuries-old struggle between Pope and Emperor out of which grew Europe's spiritual ellipse-structure with its two dynamic centers as contrasted to the circular spiritual structure of Byzantium-Moscow with Priest in one. It is this ellipse-structure of Europe to which the whole Western concept of freedom owes its theory and practice — and Russia had nothing whatever to do with its emergence. She took no part in the Crusades or in the Renaissance; the Reformation or the Thirty Years War. She did not share in the English Re-

volution or in the French Revolution — in a word, she never was a part of Europe and she does not now belong to Europe.

It is a simpler matter to interpret Africa which embraces that part of the earth lying between the Mediterranean Sea and the Atlantic and Indian Oceans — of which only the slender neck of land in the North, leading to Asia Minor can be questioned as to whether or not it should properly be included in "Africa". However, Egypt's close ties with the Arab-Islamic world fills in this gap and we see that while the eastern border of Egypt simultaneously forms a part of Africa's eastern border, the Arab world and Turkey nevertheless are organically a part of the great Mediterranean sphere. The centuries-old contact between the Christian West and Arabian-Turkish Islam (even though it was mainly hostile) is a very valuable incentive to the formation of a European-African union.

Albeit Africa is simpler than Europe to define as a unit within distinct physical borders, the Dark Continent is by no means homogeneous geographically, racially, historically, religiously or economically! Although the differences in these respects are not as sharply fixed in the historical consciousness as those in Europe, they do definitely exist and become more apparent the closer one looks.

For this brief summary, it will be sufficient to say that there are three main zones of Africa: Arabian North Africa, pure negroid Central Africa, and mixed White-Arab-Negro South and East Africa.

It is no mere accident that the political structure of Africa within these zones differs so radically: *Arabian North Africa*, embracing the political areas of Morocco, Algeria, Tunisia, Libya and Egypt, has a unique political structure based on and permeated with an ancient culture. Some of the lands of North Africa are independent; others are currently striving for their freedom — and without getting lost in prophecies, it can be safely said that within the foreseeable future, all of Arabian Africa will have gained its full independence and that, regardless of the political forms which will develop in these regions as a result of national independence, Arabian North Africa will consequently take its rightful place as an equal partner in the Europe-Africa Union.

Let us for the moment pass over black Central Africa and consider next, *White South Africa* and mixed East Africa: In South Africa, too, the political pattern has been fairly well established as a result of the Boers' victorious counter-offensive in the war waged against them by international finance. The nationalist Boers deserve much credit for having repulsed this deadly and piratical attack on Africa by international high finance — and also for having become the first and only white regime to try to find a sensible solution for the difficult racial question. In this respect, it should not be forgotten

that the Boers came to South Africa at exactly the same time as the Negroes did and it was they who saved the aborigines, the Bushmen and Rottentots, from extinction at the hands of the newly-arrived Zulus and Bantus. Needless to say, the Union of South Africa, like Arabian North Africa, will take its place in the EURA as a valued and fully equal partner.

This makes the problem of *Central Africa* the most difficult of all — because there never was and is not now any indigenous political structure in that region. Certainly the highly artificial, U.S.-inspired and financed creation of Liberia cannot be counted as such. Furthermore, no such structure is now taking shape. It was due to this lack of native political forms that the European Powers were able to build colonies there which they still hold — as the modern Central African colonies of Spain, Portugal, France, England and Belgium illustrate. The great accomplishments of these colonial Powers in civilizing the region are most impressive. And here let it be noted that, under the Versailles Treaty, the former German colonies became a "League of Nations mandate" to be "administered" by certain States. However — as the World Court at the Hague recently ruled — after the dissolution of the League, this "mandatory" status of the former German colonies has become void as it was not carried over into the United Nations Organization. Therefore, in the absence of other jurisdiction, German sovereignty over these areas is, from a legal point of view, once again in force.

It is not alone the conflicting interests of the various colonial Powers which will raise problems as to Central Africa's position within an organization like EURA — there will also be difficulties arising out of political tension and the racial question in close connection therewith. It is highly likely that these things will combine to make Central Africa, from every standpoint, the problem child of the Europe-Africa Union.

In view of the foregoing, it is both necessary and proper that the EURA have some fundamental approach to the racial question: Before the advent of Liberalism-Capitalism, the white settlers in Africa resolved the problem of their relations with the Negroes by the simple and age-old method of subjugating them. Later, however, the spirit of Liberalism began to undermine this method from within while the economics of Capitalism attacked it from without — the former being motivated by its pathological "equalizing" tendency; the latter by a limitless ambition for profit. This devilish mixture of Liberalism and Capitalism (aggravated by the disintegration of the Negroes' aboriginal religious concept, for which so far neither Islam nor Christianity has proven an effective substitute) has bred the unrest and tension which we witness in varying degrees throughout Central Africa.

Dr. Otto STRASSER

It is one of the modern politician's most dangerous errors to suppose that the corrosive influence of Liberalism-Capitalism, thinly garnished with a bit of Christianity to make it look respectable, can possibly provide a solid foundation for a new order in the spiritual-religious, intellectual, social and material-economic life of Central Africa. The unrealistic attempts made in this direction — especially by the British Labour Party and, strangely enough, continued by the supposedly Conservative Churchill Government, can and will result only in an accelerated disintegration of the situation in Central Africa.

The objective observer will remember that the Negroes, through many centuries, were exposed for long periods to the cultures of the Phoenicians, the Egyptians, the Greeks and the Romans — and that they showed as little inclination to adopt any of these as they have indicated a willingness to assume in modern times the cultures of the Portuguese or the English (although in Tyre and Thebes, in Alexandria and Rome, there were not only whole armies of Negro soldiers and slaves, but certainly Dr. Bunches and Paul Robesons as well!) This should be a valuable lesson for present and future dealings with the Negroes: their own best interests clearly cannot be served by attempting to make them over into "pseudo-whites". Rather, they should and must have the opportunity to develop according to their own God-given nature — to follow their individual, ancient folkways. This is the positive aim of the "Apartheid" policy of the Malan Government, which is so hatefully maligned by the Liberal and Marxist camp. The separation of races and peoples is the only guarantee for their national freedom and their unhindered folk development. Attempting to "Europeanize" the Negroes is just as outrageous and absurd as seeking to "Americanize" or "Boerize" the peoples of Europe — and must be rejected and combatted with equal determination.

If the Europe-Africa Union will keep these fundamentals in mind — if it rejects not only the evils of the old colonial-imperialism, but above all the far more dangerous economic and intellectual imperialism of the present day — if it remembers that numbers alone do not constitute the only political argument; but that energy, strength, the spirit of enterprise, political will and political ability also represent important political factors — if, finally, it can make clear to Africans and Europeans not only the economic advantages of such a union, but can also reawaken in both the sense of high destiny in their centuries-old bonds — then the EURA will be well on its way toward accomplishing one of the greatest missions of this and the next century: *the renaissance of Europe — who must find her economic, cultural and political supplementation and security in Africa — independent of the giants, America and Russia.*

Après tout, pourquoi Freda n'aurait-elle pas apporté à Donald une boîte à cigarettes, et pourquoi Olwen ne lui aurait-elle pas rendu visite au cottage?

Gordon. — Je n'en sais rien. Mais je ne qualifierai pas miss Mockridge de "bon écrivain", Stanton!

Betty. — Je parie qu'elle est cancanière.

Stanton. — Elle l'est... et connue pour cela!... (Il passe à gauche et s'assied.) Ils auraient bien dû tenir leur langue. Elle va broder et rebroder sur cette histoire de boîte à cigarettes... Ça aura fait le tour de Londres en moins d'une semaine. Les Patterson en auront la primeur ce soir... Cela a dû être un supplice pour elle de s'en aller.

Gordon. — Elle en a appris assez pour bâtir quelque chose... (Avec un petit ricanement.) Elle va sans doute commencer un roman dans la matinée, et nous serons tous dedans!

Betty. — En ce qui me concerne, en tout cas, il faudra qu'elle y mette du sien!

Stanton. — En ce qui me concerne aussi... Peut-être que, pour nous deux, elle va inventer les vices les plus effrayants, Betty!

Betty, avec un rire. — Enfin, ce n'est pas ce qu'elle a entendu qui peut la mener très loin...

Betty. — Olwen, est-ce que vous étiez amoureuse de Donald? Olwen, calmement. — Pas le moins du monde.

Betty. — C'est bien ce que je pensais.

Olwen. — Pour être absolument sincère, il m'était même plutôt antipathique.

Betty. — Je l'avais dévoté.

Gordon, s'approchant. — Quelle absurdité!... Je ne croirai jamais cela, Olwen! Vous ne pouviez pas ne pas aimer Donald. Personne ne le pouvait! Oh! je ne veux pas dire qu'il n'ait pas eu

ses défauts... mais chez lui, justement, cela n'avait pas d'importance. C'était un être à part: on était obligé de l'aimer! Enfin... c'était Donald...

(Olwen remet en place son livre.

Entre Robert, qui va à la table des rafraîchissements, à droite, et se verse à boire. Il est suivi de Freda, qui va au piano, prend une cigarette et s'assied sur la banquette du piano.)

Robert. — Maintenant, nous allons pouvoir tout tirer au clair!

Olwen. — Oh! non, Robert, je vous en prie!...

de
KUYPER
Blended
GIN

La vraie saveur de Hollande

FONDEE EN 1695
Distillée au Canada

les lettres

Aux Editions Ertl

LA VIE REÇULÉE du poète Claude Haefely

Claude Haefely a écrit, dans son dernier recueil de poèmes: Le poète et ses oiseaux. Des cages, des cages, des cages encore. Pour les enfermer, les oublier, les tuer, parce que la poésie n'a plus cours sur terre et que la mer a bu tout le ciel des oiseaux.

Quand ses poèmes parlent de poésie, Haefely nous montre le côté pessimiste de sa personnalité d'écrivain et de poète. Au contraire, quand il écrit des vers d'amour, quand il rêve de la femme qu'il aime, des objets et des personnes qui lui sont chers, il sourit, il s'amuse même et il gambade, il joue avec les mots, avec les vers, même avec le français. Il invente des mots nouveaux, il joue avec ceux de tous les jours. Son rythme est alors fait de chocs, de sauts, d'arabesques et de roulements, pas toujours agréables, mais agréables il ne se veut pas; les reproches sont donc inutiles. Haefely préfère surprendre et cet élément surprise est presque toujours réussi; les rapprochements de mots et d'expressions qui sont habituellement tenus à l'écart les uns des autres, les termes qui paraissent d'abord insolites tout ça forme un je ne sais quoi rappelant curieusement Cocteau, un certain esprit de Cocteau seulement. Quant à la forme, elle ne plairait pas à l'auteur néo-classique du "Chiffre Sept".

Mais dans quelques autres poèmes, Haefely se fait plus caressant, plus voluptueux même. De nerveux et un peu amoureux qu'il était, le voici devenu plus calme, plus grave. "Le Temps du Sommeil" est un excellent exemple de cette transformation car s'il débute par une espèce de jeu de mot peut-être un peu forcé, il se développe quand même très harmonieusement, aussi bien pour l'esprit que pour l'oreille, et il se termine dans une sorte d'impasse tragique. Car il y a aussi du tragique dans les poèmes de Claude Haefely, mais un tragique qui serait en quelque sorte comme oublié par mégarde dans un jardin où fleurissent

sent les mots et les expressions qui surprennent, qui piquent, qui déplaisent quelquefois, jardin où il serait dangereux de s'asseoir et dont les éléments qui le composent nous invitent plutôt à la marche, à la recherche. Un tragique, il faut l'avouer, qui risque fort de perdre sa force entourée d'expressions telles que "seins-pendents, villes barbelées", etc. Ça risque de faire un peu clinquant, métallique et même faubourg. Mais comment résister à l'appel de cette note fantastique:

Un homme et une femme penchés de l'autre côté du présent
cherchent la baie des aubes
au delà des cercles de lumières
dans lesquels ils se sont enfoncés
à corps et à cris
la vagabonde des sables tendres
tourbillonne et meurt au feu
végétal de l'automne.
Haefely est aussi celui qui a su écrire:

...je ne regrette que ces choses
qui meurent sans violence

sous les coups répétés du vent
parmi les roseaux.

Il termine son recueil en essayant de définir le titre du petit livre et de donner, à mon avis, un sens plus large à tous les autres poèmes quand il nous confie:

Je n'en puis plus de vie reculée,
d'amis perdus.

Claude Haefely est un bon poète, mais comme les confrères de son âge, et même je dirais un peu plus que les autres, il devrait travailler à canaliser et à diriger son inspiration poétique; il vit dans plusieurs mondes à la fois mais il doit se rappeler qu'il n'écrit qu'un poème et qu'un vers à la fois. Le talent qu'il possède mériterait ce dur travail, cette contrainte essentielle.

Ses poèmes sont très bien accompagnés de gravures par Anne Kahane et le livre a pour titre "La vie reculée". Il est publié aux Editions Ertl qui nous ont valu jusqu'à maintenant les plus belles présentations montréalaises de poèmes.

Wilfrid LEMOINE

Un genre littéraire

L'ELZEVIR

La fortune du plus classique des écrivains italiens Vincenzo Cardarelli est de redevenir d'actualité à la réimpression de chacun de ses livres. Qu'il s'agisse de ses chroniques dont il a une fois pour toutes caractérisé la substance avec le terme de voyages dans le temps ou ses rencontres avec les aspects les plus fugaces de la vie contemporaine, le spectacle de la nature et des saisons, le visage des villes et des hommes, il y a toujours à travers sa méditation la voix unique du Poète, solennellement expressive, qui l'accompagne. L'originalité du "Voyage d'un poète en Russie" (Mondadori éd.) ne provient pas tant de ce que l'ouvrage paraît vingt-cinq ans après l'événement (et combien de livres célèbres pour la nouveauté des révélations qu'ils étaient censés apporter pourraient offrir de nos jours quelque intérêt) que de cette marque de fidélité dont le poète fait montre envers lui-même en un temps où rien ne se porte avec plus de désinvolture que "l'insincérité", l'incohérence et toutes les espèces d'infidélité.

Même si ces chroniques, probablement parues dans les journaux de l'époque ont pu inviter à des retouches — Cardarelli est un auteur très surveillé, qui se corrige sans cesse pour amener la page à la perfection — nous pouvons être sûrs que les remaniements sont tout extérieurs. Quant aux motifs secrets qui l'attirèrent en Russie, il est bon de rappeler que diverse couches de sensibilité alimentent Cardarelli qui a trouvé dans l'art — et peut-être dans l'art seul — une catharsis de son amer pessimisme dû au sens tragique de la vie en lutte perpétuelle avec la mort. On sait que le culte qu'il a voué à Leopardi, et aussi, pour son intelligence aigüe de la modernité, à Baudelaire. Mais quiconque les a lus ne saurait oublier les brèves études qu'il a consacrées à d'autres écrivains non plus distillateurs quintessenciés de l'antique ou du moderne, mais authentiques bûcherons de la grande forêt humaine: un Peguy, un Tolstoï. "Je devore les faits", a-t-il écrit de lui — même occasionnellement journaliste mais pour assimiler dans le commentaire et les transmuter en poésie. Le contact avec la Russie ne lui permettait qu'une marge plus étroite, il est vrai, toute en surface et c'est peut-être ce qui l'a tenté. Un simple regard de comparaisons avec les auteurs nouveaux qui s'offraient sous ses yeux, une chose écrite, en somme, a dit fort bien Vigorelli "à la fenêtre du train", courant sur deux rails qui suffisent à eux seuls à le maintenir dans la voie des parallélismes, sans illusions de haltes prolongées, ni de but indéterminé mais plutôt conscient qu'ils lui faciliteraient le retour à ses horizons familiers avec lesquels s'identifie désormais le résultat de cette ancienne "nouvelle expérience".

Les dimensions généralement restreintes des fragments de Cardarelli pourraient tenter un critique superficiel de les classer dans un genre auquel on donne le nom d'Elzevir, en raison de l'écriture soignée, de la variété des thèmes qui ne va pas sans un certain dilettantisme, ou plutôt une indifférence à l'égard de tout ce qui engage l'homme et l'oblige à prendre parti. La littérature narrative est venue en réaction à l'Elzevir avec la profession de foi déclarée du néo-réalisme, et tout ce que l'on peut dire en faveur de l'ancienne formule est ce qu'en écrivent de temps à autre ceux qui, par tempérament, par conviction ou par goût, y restent attachés: "Elzevir pas mort". Il n'en peut-être autrement puisque le genre répond à cette nécessité, réelle encore que subjective, et qu'objectivement du reste, Enrico Falqui a songé à lui donner un arbre généalogique. De cet arbre, le critique veut les premières pousses dans la prose d'art du XIX^{ème} siècle mais la graine déjà dans les grands fragmentistes (scientifiques) du XVIII^{ème} siècle italien, et par-delà encore, à travers les essais de Montaigne, peut être chez des auteurs qu'il nomme: Plutarque, Sénèque, Cicéron, auxquels on pourrait joindre aisément Plin le jeune.

Comme on le voit le champ est vaste et se prête à toutes les divagations. Mais on souscrit à plus d'un jugement que Falqui porte sur la nature du genre, lorsqu'il dit par exemple que cette sorte d'essai en miniature qu'est la "lerza pagina", sœur aînée de l'Elzevir, sans analogue dans la littérature des autres pays, typiquement italienne et représentant un moment de l'évolution littéraire, a profité à la langue en la guérissant de ses deux maux endémiques: l'académisme et le provincialisme dialectal et la rendit ainsi plus largement compréhensible et compréhensive, plus maniable et d'une meilleure utilisation.

Claude DES PERIERS

BALZAC ET LA FATALITÉ

par Henry Asselin

La fatalité, qui était le *deus ex machina* des grands tragiques grecs, qui se retrouve dans Shakespeare et dans les classiques français, puis dans les œuvres du romancier anglais Thomas Hardy, est singulièrement absente des constructions d'un Balzac. On peut penser que l'auteur du Père Goriot n'y croyait pas, ou bien que, y croyant, il l'avait en horreur et systématiquement repudiée.

Si, pour ne prendre que deux exemples, l'on rapproche les chefs-d'œuvre de Thomas Hardy, *Jude the Obscure* et *Tess d'Urberville*, d'une part, et, d'autre part, ce chef-d'œuvre si spécifiquement balzacien, *Le Père Goriot*, on constate que, dans le premier cas, les personnages qui évoluent sous nos yeux sont rigoureusement aveuglés, soumis à la loi de la fatalité, que ni Jude ni Tess ne sauraient échapper à leur destin, qu'ils ne sont à aucun moment responsables de leurs actes, qu'une volonté supérieure à la leur trace constamment la voie qu'ils devront suivre, tandis qu'au contraire, dans le second pas, tous les êtres qui gravitent autour de Goriot, et Goriot lui-même, ne sont pas absolument que par leur nature, qu'ils pourraient, s'ils le voulaient, en corriger les effets et les conséquences, qu'ils sont parfaitement maîtres d'une situation donnée et qu'il n'en dépendrait que deux qu'un frein fut mis au déchaînement de leurs passions. Et pourtant, dans Hardy comme dans Balzac, il s'agit bien de

bonheur ou le malheur des autres. Ce simple raisonnement, s'il nous amène à placer sur un plan voisin du nôtre les "situations" des héros d'Eschyle, de Shakespeare, de Corneille, de Racine, de Thomas Hardy, de Balzac, explique peut-être que nous soyons également touchés, pénétrés, bouleversés, par le déroulement d'une vie humaine placée sous le signe de la fatalité ou d'une vie humaine placée hors de ce signe.

Le Père Goriot, Rastignac, Vautrin, Mme Vauquer, Mme de Nucingen, Mme de Restaud, Mme Couture, Victorine, Mlle Michonneau, M. Poiret, et même Sylvie et même Christophe, conduisent leur vie comme il leur plaît et en toute connaissance de cause, en toute indépendance et selon des calculs qui n'ont rien à voir avec les pouvoirs occultes. Ici, le mystère n'intrigue jamais. Ce qui intervient toujours, c'est le merveilleux mécanisme cérébral, réglé comme le mouvement d'une montre, c'est la planche anatomique et le travail minutieux de dissection, c'est cette logique imperturbable, cette science, ce rapport de cause à effet, cette pénétration de l'observation, cette intelligence des cerveaux et des cœurs, cet art de serrer la pierre précieuse de telle façon qu'elle ne bougera plus et conservera son éclat, c'est enfin le génie de Balzac.

Goriot, ce brave homme, est un faible. S'il est malheureux, c'est parce qu'il a mal élevé ses filles, qu'il les a, comme on dit,

que la fatalité, pour agir, rencontre un cœur. On le voit assez avec Oedipe, avec Rodrigue, avec Jude, avec Tess.

Rastignac en est un autre, — j'entends un ambitieux et un parvenu. Mais il offre plus de nuances et plus de complexité. Il apprend la vie et elle lui apparaît dans toute sa laideur. Il ne fera rien d'ailleurs pour l'embellir. Au contraire, tous ses calculs se baseront sur cette laideur: c'est avec de la boue qu'il entend bâtir sa maison. Libre à lui! Mais il est jeune, bien élevé, et il a encore des retours de compassion, pour sa mère, pour ses sœurs, pour le Père Goriot. Peut-être lui reste-t-il encore une vague idée de ce que peut-être le bien. Et son attitude, ses révoltes, vis-à-vis de Vautrin, nous montrent qu'il n'ignore pas ce qu'est le mal. Entre tout cela, en voilà un qu'aucune fatalité ne vient tourmenter et qui pourrait aisément choisir. Sa voie toute tracée serait de mener convenablement ses études et de se préparer une installation honnête dans une bonne carrière de robe. Non, il ira à ce qu'on appelle la

"grande vie", au jeu, aux femmes, au monde, à l'argent, aux plaisirs, par manque de caractère. Son aventure est dans le chaînment même de ses passions. Sa nature s'accomplit. Il est bien l'un des personnages les plus logiques imaginés par Balzac. Ici non plus la fatalité ne joue aucun rôle. Et la façon dont Rastignac se dresse, du haut du Père-Lachaise, après l'enterrement de Goriot, face à face avec Paris, pour lancer à la ville de tous les drames, grands et petits, beaux et laids, l'invective célèbre: "A nous deux maintenant!" ne témoigne que de sa volonté de continuer à sa guise une aventure dont il attend la fortune. On ne sait d'ailleurs pas très bien comment il s'y prendra: car il n'a jamais suffi à aucun homme, pour réussir, même à Paris, de disposer des femmes des autres et d'une relative chance au jeu. Même l'habileté et le cynisme d'un Vautrin, même la perfidie d'une demoiselle Michonneau, ne sont pas comme on sait, assurés du succès...

Henry ASSELIN

MAUVAISES PENSEES

Radio-Canada et le Roi Soleil

Les écrivains de langue française, au Canada, ont tous quelque chose sur la planche cet automne. La cause de cette activité: une lettre reçue d'André Langevin, réalisateur au Service des Causeries de notre radio nationale, demandant des textes et donnant les taux. Une seule condition est ajoutée à celle de la qualité littéraire, les textes soumis doivent être inédits. Radio-Canada marche dans les voies royales d'un Louis XIV... à la recherche de nos Molière méconnus. Nous regrettons quand même qu'une quelconque difficulté technique ait assourdi et brouillé les voix des interprètes du TNP, lors de la première émission, alors qu'ils lisaient un texte de Robert Elie. Les fragments que nous avons pu saisir semblaient mériter une meilleure attention de la part des "mécanismes", comme dirait Cocteau. Le programme (musique et littérature) s'appelle *Première*. Il est entendu tous les lundis soirs, de dix heures quinze à onze heures. Réalisation: Langevin et Bernier.

La bicyclette... mais trop moderne!

Répondant à une question du journal parisien *Les Nouvelles Littéraires*: "Aimez-vous la vitesse?" cette vieille sorcière de Paul Léautaud répondit: "Je ne suis jamais monté à bicyclette. Plus on va vite, moins on réfléchit. Et puis, on est en péril à chaque instant! Moi, je suis d'un temps où le père Léautaud traversait les boulevards en lisant son journal. En revanche je suis pour les gens qui écrivent d'un trait, les polisseurs de phrases me font suer".

Où mettre la main?

On aurait retrouvé la main mutilée de la Victoire de Samothrace (actuellement au Louvre). Etant donné que la célèbre statue n'a pas de bras, l'hebdomadaire *Arts*, de Paris, demandait à quelques écrivains et artistes français où l'on devrait mettre cette main. Devinez la réponse de Giacometti. Il déclara: "Puisqu'on ne connaît pas sa place, ce n'est pas sa main". Man Ray, peintre et photographe de la belle époque des scandales surréalistes, déclara pour sa part: "...construire un petit cercueil noir, y déposer la main, et pendre tout cela dans l'espace, à l'endroit où aboutirait le bras de la Victoire".

Les jeunes ne sont pas toujours où on les voit

La dernière livraison de la revue montréalaise *Amérique* française nous présente des textes aussi divers que révélateurs. A remarquer, l'alarmante platitude d'une pièce appelée *Enfance*, signée Janine Lajoie. Le bel élan, jeune et neuf, d'Ozias Leduc qui parcourt le poème Demain. Heureusement que la collaboration de Gâtien Lapointe et de Nicholas Rolland sauve, dans ce numéro, l'honneur de notre très jeune génération. Il y a aussi Fernand Ouellette, Jacques Bilodeau et quelques autres qui font rougir de honte ce Hyacinthe-Marie Robillard qui a commis un poème dont les quatre premiers vers sont les suivants:

"Mort cruelle, infamie!
De quel droit oserez-vous
Trancher le cours si doux
D'une si belle vie?"

Et l'on apprend par la suite que la mort est "blème", qu'elle "met du froid dans les veines", et quelques autres découvertes originales du même acabit!

...reste avec moi et passe la nuit!

L'université de Toronto imprime quelques articles parus au cours de l'année 1953 dans sa revue *University of Toronto Quarterly*. On relève dans la brochure des rencontres assez cocasses. Par exemple Anne Hébert et Jean-Guy Pilon et Claude Bernard Trudeau et d'autres encore ont le plaisir d'y lire une critique très impartiale de leurs œuvres respectives. Ce qui est bien. Mais ce qui est moins bien et là où le "good old English diplomacy" se montre les cornes c'est à la page 323. On y lit au sujet de M. Georges Larouche, de Jonquière, et de son livre *Val-Menaud*: "Over and above the rhetoric and the religious sentimentality there is this wit, this sensitivity to beauty. "Et quels aspects de la beauté et du côté "witty" de l'écriture "larouchienne" nous donne-t-on ?

O douce pluie, douce pluie de la nuit!
reste avec moi et passe la nuit.

A ceux qui voudraient se payer quelques pintes de bon sang, nous conseillons la lecture des œuvres de Larouche; ils y trouveront ce que nos amis de Toronto appellent "An author who is firmly anchored in Quebec". Ils voient aussi notre esprit typique dans ces vers de madame Emma Vaillancourt, une âme pieuse de Québec qui s'est écriée:

Garde pour toi Voltaire et laisse-moi l'Eglise:
J'ai besoin de l'Ave, du très Saint-Sacrement!
J'ai besoin du rayon, du baume que j'y puise.

Non mais ces Anglais, ils ont un sens de l'humour bien à eux...

Lucien KIRI

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITÉ,
2003, rue St-Hubert,
Montréal, P.Q.

Messieurs,
Veuillez nous faire le service de votre journal
durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

Ci-inclus chèque de à cet effet.

Abonnement d'un an \$4.
Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur
une banque en dehors de Montréal.

Nom

Adresse

Borduas, Mousseau, Comtois, Tremblay, Truchon — la galerie Agnès Lefort, Gilles Corbeil au Lycée Pierre Corneille, L'Echouerie, le Musée des Beaux-Arts, nous présentent ces peintres pleins de vitalité, créateurs d'objets splendides, envoiements, pleins de risques, tandis que la galerie Watson, L'Art Français, la Galerie Dominion, les Magasins Eaton nous invitent à regarder des importations sans la moindre valeur artistique. Parce que cela vient de l'étranger, bon nombre de nos benêts concitoyens se laissent museler. "C'est charmant, n'est-ce pas ? Quel bon goût ! Quelle délicatesse ! Quel exotisme ! Que de belles couleurs !" Et tandis que le whisky et le rye coulent à flots, des hommes d'affaires qui ne connaissent pas la différence entre un Corot et une pochade de couventine supputent les avantages d'une publicité axée sur les arts dans une ville où les artistes donnent des signes de vouloir s'affirmer malgré l'indifférence du plus grand nombre. Car il serait bon, n'est-ce pas, que les hommes d'affaires prennent contrôle de la situation avant que le public ne se laisse attirer par un art véritable, né ici même, oeuvre d'artistes qui ne soient pas prêts à se laisser "orienter" et diriger par des agents de publicité et des marchands démagogues.

Ce sera peut-être une répétition, mais il est nécessaire de souligner que la peinture non-figurative à Montréal atteint un niveau de maturité tel que plus personne ne peut se plaindre de n'avoir aucun moyen de distinguer entre la bonne et la mauvaise peinture. Certaines oeuvres de Borduas, de Mousseau et de Comtois transcendent tellement la simple audace et montrent une si grande richesse plastique qu'il n'est aucun besoin d'accéder à des conventions pour en apprécier la valeur. Grâce à cela, l'avènement d'un académisme "automatiste" par imitation est rendu impossible, malgré certaines prédictions malveillantes. L'authenticité devient une chose patente pour le public à mesure qu'il abandonne ses critères sclérosés.

Grâce aussi à l'enthousiasme que permettent les travaux de nos peintres, le rôle de la critique d'art en gagne en importance, et le sentiment se répand que la critique doit faire honneur aux artistes qui justifient son existence. En somme une sorte d'émulation se développe, qui devrait avoir pour

Méditation sur

L'ACTUALITE DE L'ART A MONTREAL



"Univers stoïque", une des gouaches de Jean-Paul Mousseau exposées au Lycée Pierre-Corneille jusqu'au 31 octobre.

conséquence une littérature d'art discursive. L'avènement parmi les "critiques" du peintre Fernand Leduc, à la Revue des Arts et des Lettres, est en ce sens un signe. Avec lui la critique est une action, aussi intense que sa peinture. Cela déprécie du fait même tout dilettantisme. Et dans quelque temps, plus personne ne voudra écouter ceux qui ne nourrissent pas une "oeuvre", ceux dont les paroles ne sont que des coups de chapeau. En somme, on n'acceptera comme critique que ceux-là dont les écrits dénotent un dra-

me, la recherche d'une réalité humaine ayant une multiplicité de dimensions.

La revue Arts et pensée, que dirige Gilles Corbeil, se développe dans ce sens. Elle devient une revue "engagée", en ce sens que les articles qu'on y trouve, ainsi que dans le dernier numéro sur Ozias Leduc, montrent un effort pour superposer une pensée organisée à notre vie artistique, pensée qui coïnciderait avec l'évolution de cette "vie". Une revue d'art ne doit pas se limiter à être une sorte de catalogue pour antiquaires et amateurs de curiosi-

tés, pas plus qu'une littérature artistique peut se fonder sur un ensemble de comptes rendus faits sans passion directrice associée au mouvement de l'art. Il est inutile de venir ici nous parler d'objectivité, car l'objectivité n'est une attitude valide que lorsqu'on possède une somme de connaissances qui permette d'assimiler le travail que l'on fait à celui de l'observateur scientifique. Et encore le détachement de l'observateur demeure-t-il une belle illusion.

François Bourgogne

En marge d'une récente interview

"MA MUSIQUE SE MEURT" devrait dire Honegger par Serge Garant

"Savez-vous qui j'aurais aimé être?" me demande Arthur Honegger. Je regarde l'auteur de "Pacific 231", celui dont, jadis, le modernisme fit scandale.

— "Qui donc auriez-vous aimé être?"

— Puccini, me dit-il.

— Vous? Mais pourquoi?

— Connaissez-vous quelqu'un qui donna plus de joie au monde? Regardez un homme comme Schoenberg... sa musique est toute "cébrale", et qu'on ne vienne pas me dire qu'elle fait plaisir à qui que ce soit.

(Extrait d'une interview de Honegger par M. Craipeau)

"Comme le terme de "musique" me paraît avoir perdu de plus en plus sa signification, je préférerais employer l'expression de "son organisé" et éviter la question monotone: "Mais est-ce de la musique?". "Son organisé" semble mieux souligner le double aspect de la musique, à la fois art et science, alors que les récentes découvertes de laboratoire nous permettent d'espérer une libération inconditionnelle de la musique, en même temps que la possibilité pour ma musique de s'exprimer et de satisfaire ses exigences."

Edgar Varèse (cité par Henry Miller dans "Le Cauchemar climatisé").

Arthur Honegger est ce qu'on peut appeler un compositeur qui a du succès. Son pessimisme peut paraître étrange à première vue. Mais je crois volontiers Honegger plus lucide qu'il ne le laisse voir. Et au fond, je ne suis pas sûr qu'il ne sous-entende "sa" musique quand il dit: "La musique se meurt". Non seulement sa musique, bien sûr, mais celle de toute une génération dont la fallace nous apparaît si clairement aujourd'hui. Le groupe des Six dont on a eu un temps qu'il apportait du nouveau s'avère une faillite complète. Darius Milhaud a une réputation de "faiseur" bien méritée et ses 300 et quelques oeuvres ne valent guère le papier qu'elles noircissent. Poulenc est le compositeur de ces dames: nous le leur laissons volontiers. Il est un champion "de l'élégance, du charme et de la clarté française". Ces qualités servent de prétexte à tous ceux qui aiment les fadaïses. Restent Georges Auric, Germaine Tailleferre et Louis Durey. Le premier fait de la musique de film. La deuxième est une femme-compo-

siteur, c'est tout dire. Le dernier: ni vu, ni connu. Il y a aussi Honegger... qui voudrait être Puccini. Ce qui me remet en mémoire, cruellement je l'avoue, le mot de Boulez: "Les jeunes peuvent maintenant oublier la prostitution des aînés." (Je cite de mémoire).

Evidemment, le mot est dur. Pierre Boulez ne mâche pas ses mots. Mais Honegger veut s'adresser exclusivement au coeur: un peu plus bas ou un peu plus haut, qu'importe?

Le contraste est frappant avec la sereine déclaration de Varèse, l'un des plus méconnus de nos contemporains. Je ne pense pas exagérer en disant que l'on compte les auditions de ses oeuvres en Amérique sur ses dix doigts. Sa musique est pourtant d'une qualité extraordinaire. Dans "Le cauchemar climatisé", Henry Miller dit de Varèse qu'il "cherche à provoquer un véritable bouleversement cosmique. S'il pouvait contrôler les ondes et faire tout sauter en tournant un bouton, je crois bien qu'il mourrait dans l'extase." C'est l'impression assez juste que donne l'audition d'oeuvres telles que "Intégrale" ou "Octandre" par exemple.

RADIO RADIO RADIO RADIO RADIO RADIO

Hertel, Erasme & Co... Les HOMMES ILLUSTRES

par Josette Buis

"Il y a deux manières de comprendre le portrait: l'histoire et le roman".

En faisant un mélange de ces deux manières, Radio-Collège nous présente, non le portrait, car il ne semble pas que les rédacteurs veuillent se hausser à cette prétention, mais l'esquisse d'un homme illustre.

J'ai entendu l'émission de M. Cartier sur Shakespear. Je m'étonne de la précision de certains détails (exemple: cette scène durant laquelle une Ophélie prophétique se noie sous les yeux de Shakespear) alors que l'on discute encore par ailleurs de la véritable identité du dramaturge. Je m'étonne également du temps consacré à l'amour de Shakespear pour "Jacqueline". Si je ne m'abuse, les sonnets donnent souvent l'impression d'amours assez différentes. Décidément, le mélange histoire-roman est ici indigeste.

François Hertel semble être conscient de la futilité d'une vulgarisation ainsi faite. Il nous offre d'assez longs extraits auxquels nous pourrions penser pendant l'ennuyeuse entrevue d'Erasme et de son "royal élève" avec le pape et la censure, entrevue qui vient tout gâcher. Hertel évite également de faire énumérer par Erasme la bibliographie de ses oeuvres. Il charge le narrateur de ce soin; c'est sage et de bon goût car il était vraiment pénible d'entendre Shakespear dire à son ami: Mais oui, je travaille beaucoup... l'ami de répondre: Je sais; d'ailleurs j'ai lu avec plaisir (ici, liste incomplète des oeuvres) à quoi Shakespear répondait avec une naïveté et charmante condescendance: Et tu oublies (ici, fin de la nomenclature); maintenant, il faut que je m'en aille parce que j'ai beaucoup de travail... Je cite de mémoire! En évitant ce procédé trop facile et parfaitement ridicule Hertel est parvenu à rendre son émission supportable. Mais cela ne suffit pas à me la faire applaudir.

"Hommes Illustres" est radiodiffusé le soir, à une heure où les enfants dorment et à laquelle on peut présumer que seuls les étudiants plus âgés et les adultes sont à l'écoute. De plus, Radio-Collège commence sa quatorzième année. Le public qui s'intéresse à ses émissions doit donc être relativement bien défini si on s'est donné la peine de faire des recherches et des statistiques. Et voilà que l'on présente à des adultes un cours d'histoire qui ne peut même pas être comparé à "L'Album des As", émission du même genre mais destinée à des enfants et qui dispose de quatre émissions d'une demi-heure par "As". Dans ces conditions, il ne nous reste qu'un espoir: qu'après le cours préparatoire que constituait l'émission des "Femmes Célèbres" et la première année que nous suivons actuellement avec "Hommes Illustres", Radio-Canada nous juge enfin digne, l'an prochain, d'aborder l'histoire d'une façon moins primaire. En utilisant la forme qui nous est offerte cette année, il me semble que Radio-Collège fait une inquiétante régression intellectuelle. Si tel est le cas, les responsables de cette émission échapperont-ils à la tentation de nous accuser de leurs erreurs? Nous serions alors qualifiés de public un peu bête qui ne demande pas plus que "ça". En quel cas on se trompe.

Devant l'ennui qui s'est dégagé des deux émissions dont je viens de parler, je me suis posé une question: de même qu'au théâtre une bonne mise en scène et de bons comédiens sauvent parfois une mauvaise pièce, serait-il possible qu'à la radio, un bon réalisateur, puisse sauver un mauvais texte? Je le crois. Malheureusement, la réalisation de "Hommes Illustres" au lieu de sauver l'émission finit de la perdre. On a fait pour l'émission de Shakespear un essai de "double impression" (?) qui aurait pu être intéressant mais qui était raté: le texte anglais empiétait sur le texte français de sorte que les deux devenaient incompréhensibles. Cependant, l'existence de deux plans sonores distincts est une chose techniquement possible. De plus, il est évident que les comédiens ne mettent aucun zèle à ce travail, et je les comprends. Ils sont ou médiocres ou franchement mauvais comme c'était le cas du "royal élève" d'Erasme dont j'ai oublié le nom.

"Hommes Illustres" n'est ni de l'histoire, ni du roman, ni du théâtre, ni de la radio. C'est un mélange des plus malheureux de tout cela. Je vous suggérerais d'aller vous ennuyer ailleurs le mardi, entre 8 h. et 8.30 si un secret désir de voir mon opinion confirmée par d'autres ne me conseillait de vous recommander l'audition de ce programme... vous pourriez protester! Car pourquoi serions-nous pendant deux semestres les victimes de quelques vulgarisateurs sans imagination mais en mal d'histoire? Je me le demande.

Mardi, 19 octobre;

HOMMES ILLUSTRES: Grâce à un bon texte de Monsieur Olivier et à une réalisation des plus convenables de Monsieur Aquin, l'émission sur Léonard de Vinci était intéressante. Elle me confirme cependant dans l'opinion qu'une demi-heure ne saurait suffire pour ce genre de programme.

Josette BUIS

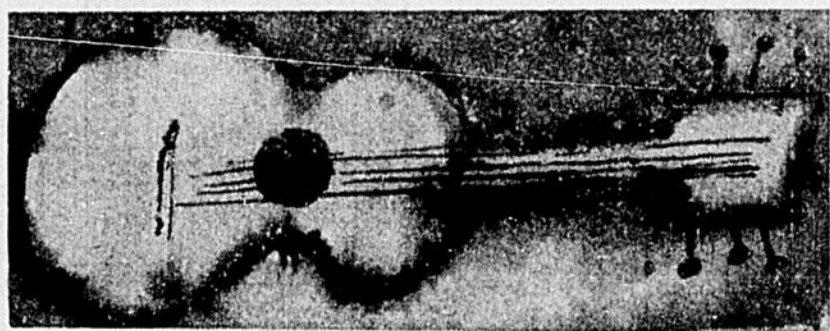
Serge GARANT

Le Centenaire d'Oscar Wilde



Le centenaire d'Oscar Wilde a été célébré la semaine dernière à Londres et à Paris dans une caractéristique intimité. Une simple plaque a été posée à Londres, sur la maison de Chelsea où vécut l'auteur de Dorian Gray avant de s'exiler en France. Outre T.S. Eliot et le comédien Michael Redgrave, on remarquait dans le cortège officiel Lord Cecil Douglas, petit fils de l'impitoyable marquis de Queensberry. La mesquinerie et l'étroitesse d'esprit du marquis — responsable, on le sait, de l'emprisonnement et de la triste fin qui furent réservés au poète de "The Ballad of Reading Gaol" — n'ont pas complètement disparu puisqu'il y a deux ans seulement, St. John Ervine publiait une biographie de Wilde qui tenait beaucoup plus de l'examen médical que de l'étude littéraire.

LA BALLADE du Chiffonnier



Une chanson de Luc Poret

Notre collaboratrice P. Villeneuve a évoqué il y a deux semaines les chansons de Luc Poret, dont la poésie et la vie intense ont conquis le public des "Trois-Castors". Luc Poret, qui a mis en musique des vers de Garcia Lorca, de même que le très beau poème de Mauriac intitulé "L'Ombre", a bien voulu nous transmettre le manuscrit d'une de ses plus récentes compositions:

Oh! Chiffonnier
Tout en noir
Sur les murs gris
Tu brinqueballes
Tes sonores timbales
Dans les malins de Paris
Oh! Chiffonnier
J'ai de la brume
Dans ma tête
Il y a de la brume
Sur la ville
Et encore des rêves
Dans les lits
Des poètes se sont retrouvés
Ils ont fouillé dans leurs rêves
Avec le crochet du désespoir
Oh! Chiffonnier
Le jour a servi d'éteignoir
Brinqueballe ta timbale
Le jour a servi d'éteignoir
Aux étoiles fatiguées

Brinqueballe, chiffonnier
Tu as rêvé de belles prises
Brinqueballe ta timbale
Tu as rêvé de belles prises
Dans les gants jetés des marquises
Brinqueballe, chiffonnier
Des poètes se sont retrouvés
Brinqueballe ta timbale
Des poètes se sont retrouvés
Ils ont fini par s'en saouler
Brinqueballe, chiffonnier
La rue là-bas lève son nez
Brinqueballe ta timbale
La rue là-bas, lève son nez
Notre-Dame s'est embrumée
Brinqueballe, chiffonnier
Le jour a servi d'éteignoir
Aux étoiles fatiguées
C'est la ballade du chiffonnier.
LUC PORET